

## «Le mystérieux dessein

### de l'inconnu»

« Vite...Mademoiselle...Appelez le SAMU, il y a un Monsieur qui vient de s'effondrer sur le trottoir en sortant du magasin... ».

Très vite, un attroupement se fit autour de cet infortuné. C'était un homme d'une cinquantaine d'années peut-être. Il ne bougeait plus et il y avait une petite flaque de sang près de sa tête qui avait dû heurter le sol violemment. Personne ne semblait le connaître, pas même de vue. La caissière de ce magasin du centre ville de Nice qui avait donc téléphoné aussitôt ne l'avait jamais vu. L'une de ses collègues lui dit qu'il venait d'acheter des gants de laine et qu'il avait un accent étranger.

Très vite, les pompiers arrivèrent sur les lieux. Après avoir écarté les badauds, ils examinèrent cet homme. L'air grave, le pompier qui fit les premières constatations murmura tout bas :

- « Il est mort... »

Il ajouta ensuite que sa blessure à la tête n'était pas en cause mais qu'il s'agissait peut-être d'un problème cardiaque ou peut-être bien d'une rupture d'anévrisme. Comme il s'agissait d'une mort naturelle, la police, qui avait été appelée à son tour, considéra qu'il n'y avait pas lieu d'envisager une autopsie et que l'on pourrait emmener le défunt dans la morgue du centre hospitalier.

Le véhicule du SAMU stationna longuement encore devant le magasin. On recouvrit la victime et on installa son corps dans l'ambulance. C'est à ce moment-là que l'un des ambulanciers ramassa le petit sac à dos de notre homme qui était resté sur le trottoir lorsque les badauds eurent été dispersés. Le sac fut déposé dans l'ambulance sans que personne ne l'ouvrît.

Lorsque l'on arriva à l'hôpital, un médecin vint examiner à son tour la victime et n'eut aucun doute quant au décès de cet infortuné et conclut à une rupture d'anévrisme. Il fallait identifier cette personne afin de prévenir ses proches. Dans la poche de son blouson, l'on découvrit son portefeuille et un passeport y s'y trouvait.

-Goran Vasynski, né le dix-huit Septembre mille neuf cent soixante-cinq à Zadar et demeurant en cette même ville.  
Cet homme était donc issu de la Croatie.

Tandis qu'une personne à l'accueil des urgences téléphonait au commissariat pour lui expliquer que le défunt était un étranger, le commissaire de police qui en fut informé par son collègue décida, selon la procédure habituelle, de contacter le consulat de Croatie.

Pendant cette communication téléphonique qui dura longuement en raison de cet événement inhabituel pour la police de Nice, un infirmier inventoria les affaires présentes dans les poches du blouson de la victime et dans son sac à dos. Soudain, il s'exclama. Enveloppé d'un sac de plastique opaque, identique à celui de l'emballage de deux sandwiches, et dissimulé au-dessous, dans le fond du sac, il y avait un revolver. Il fallait donc contacter à nouveau la police qui venait justement d'interrompre la conversation avec l'hôpital..

Quelques minutes plus tard, un inspecteur de police, l'inspecteur Grugeoux, et des experts en criminologie arrivèrent sur les lieux pour faire les constatations. Il leur fut impossible de relever des empreintes sur l'arme ce qui laissait supposer que cet homme avait voulu les dissimuler s'il avait fait usage de son revolver ou devait le faire de façon imminente, car, au préalable, ils avaient observé prudemment ce revolver et découvert avec stupeur qu'il était chargé.

Cette mort subite avait-elle empêché cet homme de procéder à un méfait, un braquage, un assassinat ou venait-il de l'accomplir ? Son revolver était chargé, il ne manquait aucune balle si bien que l'hypothèse d'un méfait projeté semblait la plus plausible. Toutefois, le commissaire pensa qu'il ne fallait pas éliminer une autre hypothèse celle qui supposerait que cet homme portât cette arme uniquement pour se protéger lui-même d'un danger, de quelqu'un... Avait-il un rendez-vous dangereux ce jour-là ? Quelle en aurait-été la raison ? Evidemment, un quelconque trafic, drogue notamment, aurait pu expliquer un rendez-vous risqué mais aucun stupéfiant ne fut trouvé dans les poches ou le sac du défunt et un chien spécialisé dans la détection de stupéfiants fut amené à la morgue et ne manifesta aucune réaction en reniflant les vêtements et affaires du défunt ce qui pouvait exclure le port récent de stupéfiants. Le commissaire néanmoins demanda qu'il fût procédé à un examen post mortem pour exclure totalement la prise de stupéfiants par ce défunt. On avait déjà constaté que le défunt n'était guère sous l'emprise de l'alcool lors du malaise qui lui fut fatal et ,aux dires de la jeune fille qui l'avait reçu à la caisse du magasin, il lui parut tout à fait normal , le regard plutôt froid ajouta-telle.  
Bien des questions allaient se poser.

L'inspecteur supposa que lorsque le consulat aurait contacté l'éventuelle famille du défunt, il serait davantage possible d'élaborer quelque hypothèse. Le permis d'inhumation du défunt fut mis en attente.

Le consulat de Croatie comprenant l'urgence de la situation fit diligence et transmit deux jours après une curieuse information à l'inspecteur Grugeoux de la police niçoise. Après les formules d'usage dans le fax envoyé à l'inspecteur, il était écrit ceci :

\_ « le prénommé Goran Vazinski, né le dix-huit Septembre mille neuf cent soixante-cinq à Zadar, demeurait bien en cette ville mais il vient de décéder accidentellement la semaine dernière. Il est tombé du toit de sa demeure en posant des tuiles. Depuis la fin de la guerre civile en Croatie, il promettait toujours à son épouse de s'en occuper. Son épouse nous a transmis la photocopie de son acte de décès et a affirmé ne pas s'expliquer pourquoi la victime était en possession d'un passeport établi au nom de feu son époux alors qu'il ne voyageait plus depuis bien des années et n'avait nullement l'intention de le faire. Elle ajouta néanmoins qu'il lui avait toujours dit qu'un jour il l'emmènerait faire un voyage en Norvège ; il en rêvait depuis son enfance .Toutefois, pour réaliser ce projet il lui faudrait du temps libre et, bien qu'artisan à son compte, il ne prenait jamais de congés. Il eût fallu aussi de l'argent et jusqu'à présent il n'en avait jamais eu beaucoup. Son travail le nourrissait ainsi que son épouse mais il ne permettait pas d'économies substantielles. En évoquant cela, son épouse apporta une précision importante à la police croate. Son époux devait bientôt vendre la maison de ses parents, une vieille demeure certes, mais dont certains promoteurs se disputaient l'achat car sa situation pouvait permettre de bâtir un hôtel à sa place alors que les touristes en Croatie deviennent de plus en plus nombreux. Avait-il l'intention d'utiliser le produit de cette vente pour réaliser son voyage ? Est-ce pour cela qu'il se serait fait faire un passeport ? Son épouse dit à l'inspecteur de police que,selon elle, il eût été capable de lui cacher ce projet pour lui faire une merveilleuse surprise prochainement. L'inspecteur voulait bien admettre cette hypothèse mais il rétorqua à sa femme qu'il aurait été dans ce cas contraint de faire la demande d'un passeport pour elle-même qui n'en possédait pas et qu'il eût donc été forcé de lui parler de son projet . Il eût dû le faire,dans ce cas, il y a suffisamment longtemps car l'obtention d'un passeport était loin d'être rapide pour les Croates en raison des problèmes de migration qui inquiétaient les autorités. L'épouse lui répondit simplement qu'il souhaitait peut-être attendre jusqu'à l'extrême limite pour obtenir ce passeport. Elle n'avait jamais constaté jusqu'alors d'usurpation de l'identité de son mari. Elle ajouta qu'il menait une vie calme, n'avait guère d'ennemis et que leur ménage était sans problème particulier. Elle conclut en disant qu'ils n'étaient pas aisés, certes, la guerre civile les avait éprouvés, mais ils avaient repris leur vie toute simple, sans histoires. »

Le consulat de Croatie, néanmoins, sollicita de la police de Zadar qu'elle menât une enquête approfondie, à l'insu de l'épouse de Goran Vazinski, pour savoir si ce Monsieur ne menait pas une vie cachée ou si son épouse ne leur

avait pas caché quelque chose...

Le commissaire de police de cette ville de Zadar refusa d'effectuer ces recherches considérant qu'à partir du moment où aucune preuve d'un acte criminel ou d'un projet criminel avéré qui aurait pu être imputé à Goran Vazinski ou à l'inconnu qui usa de son passeport, seul le dépôt d'une plainte de Madame Vazinski pour usurpation d'identité à l'encontre de son mari aurait pu justifier une telle enquête. Or, l'épouse du véritable Goran Vazinski prétendit qu'elle n'avait pas besoin de savoir quoi que ce fût au sujet de ce passeport ; son époux étant mort, elle n'en voyait pas l'utilité et craignait des complications inutiles qui se seraient ajoutées à la souffrance d'avoir perdu son mari.

Peu satisfait de ce manque de coopération de la police de Zadar, le consul de Croatie, qui avait tenu à s'occuper lui-même de l'affaire car il supposait qu'il s'agissait peut-être d'un réseau criminel tel qu'il en existait depuis la dislocation de l'ex-Yougoslavie, parvint à demander au service des passeports croates de contrôler la véracité de ce passeport et les conditions dans lesquelles il avait été établi. A cette fin, il envoya en un pli secret et urgent le passeport trouvé sur le mort mais prit soin d'en garder une photocopie car il était prudent vis-à-vis de l'administration croate que les guerres successives contre les milices serbes notamment avaient désorganisée. Les faux papiers, les lettres anonymes, les dénonciations, les fonctionnaires véreux étaient devenus le lot de cette administration passée sous des autorités diverses lors de ces bouleversements successifs en Croatie principalement dans la Krajina qui s'était même proclamée quelque temps République autonome. Zadar en faisait partie.

Lorsque les services de contrôle des passeports revenus à Zagreb depuis la reconnaissance et la stabilisation de l'Etat croate eurent examiné le passeport en question, ils purent attester la véracité de cette demande effectuée par le vrai Goran Vazinski et, ayant contrôlé la conformité de la photo avec celle présentée lors de cette demande de ce passeport, ils en conclurent que l'épouse de Goran Vazinski mentait et cachait quelque chose ou n'avait pas été mise au courant par son mari de cette demande. Il fallait l'interroger à ce sujet et tenter de savoir si l'homme décédé à Nice et ce monsieur Vazinski avaient eu quelques rapports entre eux.

Le consul en personne contacta le commissaire de police de la ville de Zadar pour lui exprimer son désir pressant, presque un ordre davantage moral que réglementaire, de procéder à une enquête, à cette enquête qui lui avait paru inutile à première vue.

Un peu vexé, le commissaire de Zadar allait consentir à mener cette

enquête mais, prenant à témoins ses collaborateurs, il exprima ses récriminations contre la police des frontières qui manifestement n'avait pas dû examiner sérieusement le passeport et constater que la photo n'était pas celle de cet individu décédé à Nice puisqu'elle était bien celle de Vazinski. De quelle frontière s'agissait-il d'ailleurs ? Nul n'en savait rien car le contrôle des passagers des avions ayant quitté la Croatie lors des semaines récentes ne comportait jamais le nom d'un prénomné Vazinski. De plus, on ignorait encore où et depuis quand cet inconnu se trouvait dans le sud de la France, dans la région de Nice probablement. Il était vraisemblable qu'il eût quitté la Croatie soit par bateau en rejoignant l'Italie, soit par la route. Beaucoup d'hypothèses demeuraient et ne facilitaient pas le rôle des enquêteurs. On ignorait encore beaucoup de choses et, surtout, l'on ne savait pas où se rendait, muni d'un revolver, l'homme au mystère lorsqu'il fut victime de cet anévrisme qui lui fut fatal.

Identifier le défunt eût été chose relativement facile si cet individu avait été Français mais le fichier contenant l'ADN de certains citoyens était loin d'être fiable et complet en cet Etat récent et désorganisé par les guerres civiles.

Il eût été facile d'imputer à la Croatie toutes les difficultés de cette enquête car, en réalité, la police niçoise avait également fait preuve de légèreté dont elle se défendait d'ailleurs en rappelant que la mort de cet homme était une mort naturelle. C'est ainsi qu'aucune photo de l'individu, pas même à la morgue, n'avait été prise. Cela fut mentionné dans un journal local toujours prompt à dénoncer les imperfections de notre administration, de l'ensemble de ses services.

Ayant lu cet article dans ce journal peu respectueux des personnes, un jeune homme qui, sans aucune raison particulière mais simplement par son habitude de prendre une photo de tout et de n'importe quoi ou n'importe qui dans les rues, à leur insu le plus souvent, osa néanmoins se présenter au commissariat de police de la ville de Nice et leur montra sur l'écran de son smartphone, après leur avoir demandé néanmoins de rester discret à son sujet, la photo qu'il avait prise lorsque l'homme était tombé à l'entrée du Monoprix. Personne, semblait-il, ne s'était rendu compte de cette prise de photo plutôt indécente voire interdite. Tout en lui rappelant une certaine déontologie qui devrait être présente dans l'esprit des photographes amateurs, surtout de ceux qui divulguent ensuite leurs clichés sur les réseaux sociaux, ce que ce jeune homme ne faisait jamais, le commissaire de police lui demanda son accord pour transmettre cette photo au consulat de Croatie.

Lorsque le consul reçut la photo de l'infortuné, il s'exclama :

- « Mais ce n'est pas possible que ce passeport fût un faux...Je ne connais

pas de faussaire, même avec nos nouvelles technologies, qui eût été capable de reproduire une photo fidèle en tous points à celle de Goran Vazinski... Dans ce cas, comment le défunt de Nice s'était-il procuré ce passeport ? L'avait-il dérobé ? Lui a-t-on confié ? Ces questions sont capitales car elles peuvent écarter la responsabilité de Vazinski ou au contraire être la preuve de sa complicité avec l'homme de Nice dont on ne sait toujours pas s'il avait accompli un acte délictueux, s'il en avait l'intention ou s'il ne portait une arme que par peur pour sa propre sécurité... Il ne faut pas oublier que le sieur Vazinski a bien fait la demande d'un passeport et qu'il a dissimulé cela à son épouse ou qu'elle a souhaité le dissimuler à la police... Nous voyons les questions auxquelles nous devons répondre et il me semble que la première obligation est celle de retourner chez la veuve et de la « cuisiner sérieusement » cette fois. J'ai presque la certitude qu'elle nous cache certaines choses. Lesquelles ? Et pourquoi ? »

Le consul croate envoya un fax au commissaire de police de Zadar une fois de plus et lui exposa toutes ces questions ou éventualités. Le commissaire, prénommé Kazimir Ovianov, choisit cette fois d'aller lui-même interroger Madame Vazinski: Cette affaire devenait intéressante à ses yeux. A la lecture de ce fax, une question toute simple, évidente même, lui vint à l'esprit. Et si cet inconnu de Nice était un frère, jumeau peut-être, de Vazinski ? Il eût été possible dans ce cas que la photo du passeport fût bien la sienne et non celle de Goran Vazinski. Cela semblait simple à première vue mais alors, pourquoi les renseignements figurant dans ce passeport, date de naissance, adresse, étaient-ils ceux concernant Goran Vazinski. Et pourquoi ce dernier s'était-il fait établir récemment un passeport ? Mais, continua-t-il, en se parlant à lui-même, s'ils étaient jumeaux, la date de naissance serait la même. Le problème résidait dans l'adresse à moins qu'ils n'habitassent ensemble avec la veuve qui aurait évité de le dire. Le commissaire Ovianov ne trouvait de réponse. Il en conclut que la première question à poser à Madame Vazinski serait de savoir si son époux avait un frère, un frère jumeau notamment. Sans doute eût-il été possible à la police de Zadar de rechercher dans l'état civil la vérité mais il serait trop long, voire incertain, de trouver cette réponse dans des registres qui avaient été gommés, modifiés, pour masquer la véritable origine de certaines personnes en raison des conflits ethniques tout récents.

Lorsqu'il arriva devant la demeure de la veuve, il vit que tout était fermé. Il eût beau cogner à la porte de cette demeure et même au volet de l'atelier de Vazinski qui exerçait divers métiers du bâtiment à son compte, peintre, carreleur et plâtrier, nul ne répondit. Le commissaire se rendit à la maison voisine et ce voisin, qui fréquentait bien peu les Vazinski car ils étaient Serbes d'origine et lui-même un Croate de pure souche, se contenta de répondre au commissaire de police :

- « La bonne femme est partie il y a deux jours, en pleine nuit. C'est un jeune homme qu'on n'avait jamais vu dans la ville qui est venue la chercher avec un fourgon. Ils ont probablement vidé en grande partie la maison car ils sont restés très, très longtemps dans la cour, munis d'une torche. Personne ne sait où elle est partie car elle n'a rien dit dans l'entourage, pas même à la charcutière qui était son amie d'enfance ».

Le commissaire de police décida donc de lancer des recherches mais les réflexes de méfiance qui étaient issus de ces guerres civiles incessantes ralentirent beaucoup les recherches. Nul ne savait ou ne voulait parler. Songeant bien sûr au fait qu'elle ait pu quitter la Croatie, le commissaire se souvint d'avoir vilipendé la police des frontières et se dit alors qu'il avait été facile pour l'individu de Nice de passer ces mêmes frontières puisque la photo figurant sur le passeport était fidèle à celle de cet individu inconnu. Le commissaire fit son « mea culpa » quant aux critiques formulées à l'encontre de ses collègues des frontières. Il ne voyait pas très bien ce qui pourrait avoir empêché Madame Vazinski de quitter le territoire puisqu'elle était d'origine Serbe et qu'au fond de nombreux Croates, dont les policiers eux-mêmes, n'étaient pas fâchés de voir partir les Serbes de Croatie, notamment ceux de la Krajina qui avait osé se proclamer république et avait fait sécession, soutenue par la Serbie.

Madame Vazinski avait un fils, Vladimir, avec lequel elle ne s'entendait plus très bien depuis qu'il avait épousé une jeune fille de Zagreb, de confession musulmane. La police trouva rapidement l'existence de ce fils, son lieu d'habitation, Zagreb, sa profession, jardinier de la ville. Contacté par la police, ce fils Vazinski prétendit ignorer que sa mère avait quitté son domicile. Il l'avait vue récemment, aux obsèques de son père, mais leur conversation n'avait pas évoqué une telle décision. Naturellement, le commissaire Ovianov fit demander à ce fils de la veuve Vazinski si son père avait un frère, un frère jumeau éventuellement. Vladimir sembla très embarrassé pour répondre au fonctionnaire de police et finit par dire :

La mère de mon père, ma grand'mère paternelle, eut deux enfants, deux garçons, avant de rencontrer son époux, mon grand-père paternel. Mon grand-père accepta de reconnaître l'un d'eux, Goran, c'est-à-dire mon père, qui s'appela donc Goran Vazinski.

-« Que devint l'autre enfant ? » lui demanda aussitôt le policier .

- « Il fut placé dans l'orphelinat de Karlovac...

- Ils étaient jumeaux ?

-Je ne sais pas...

-Vous ne l'avez jamais vu ?

-Jamais

-Comment avez-vous su qu'il existait ?

-Ma grand'mère, alors que j'avais douze ou treize ans, m'en a parlé à l'insu de mon grand-père, craignant de le mettre en colère, et à l'insu de mon père qui le connaissait mais ne pouvait en parler devant mon grand-père. Après le décès de mes grands-parents, mon père voulut accueillir chez nous ce frère ou demi-frère, je ne sais pas, mais ma mère fut hostile à ce projet car elle savait qu'à l'adolescence il s'était sauvé de l'orphelinat et avait dû fréquenter des jeunes gens peu recommandables. Mon père lui avait rétorqué que cela était du passé, qu'il travaillait avec sérieux désormais. Ma mère fut intraitable.

-Il s'appelle Vazinski ?

-Je ne crois pas comme il n'a pas été reconnu par mon grand-père. Je suppose qu'il a le nom de jeune fille de ma grand'mère paternelle, Orloviev, mais je n'en sais rien.

\_Où demeure-t-il à présent ?

-Il ne l'aurait jamais dit à mon père.

-Pourquoi ?

-Je n'en sais rien.

-Votre père le voyait ? Ils se contactaient selon vous ?

-Je crois qu'ils se rencontraient lors de rencontres entre Serbes orthodoxes vivant en Croatie.

-Votre mère était au courant de ces rencontres entre votre père et son frère ou demi-frère ?

-La première fois où mon père l'a revu ainsi, il voulut en parler à ma mère afin qu'elle l'accueillît chez nous mais, je vous l'ai dit, elle refusa net si bien que mon père n'en parla plus lors des rencontres entre Serbes orthodoxes.

-Votre mère est Serbe...Elle n'assistait jamais à ces réunions ?

-Non.

-Pourquoi ?



-Elle craignait des incidents avec les Croates catholiques et nationalistes.

-Merci beaucoup pour votre collaboration. Mais, je vous le rappelle, si vous savez quelque chose sur l'endroit où se trouve actuellement votre mère, vous êtes fortement invité à nous le signaler sinon vous risqueriez d'éventuels ennuis.

-J'ai bien compris. »

Le commissaire de police, Monsieur Ovianov, félicita le policier qui était parvenu à savoir autant de choses. Il fallait refaire un état des connaissances ou hypothèses désormais pour prolonger l'enquête et ,bien sûr, il semblait de plus en plus capital de retrouver la veuve Vazinski.

Alors que les recherches de Madame Vazinski piétinaient faute de collaboration, de dénonciations, le commissaire Ovianov supposa que cette femme étant serbe bénéficiait peut-être de complicités des milieux serbes de Croatie et qu'il eût été possible qu'elle fût hébergée par des gens de cette appartenance. Il fallait s'introduire, se dit-il, dans ces milieux pour y trouver des informations. La ville de Zadar avait probablement été quittée par Madame Vazinski devinant bien qu'on l'y chercherait. Parmi les autres villes de la Krajina, la région la plus peuplée de Serbes, il y avait Knin, qui fut proclamée capitale de la Krajina lors de sa brève autonomie, et la presse de Knin qui, bien que ce fût mal vu des Croates, continuait de publier des articles faisant appel au sentiment nationaliste serbe et était soutenue en cela par l'Eglise orthodoxe dont les édifices religieux n'étaient guère nombreux dans la région.

Le serbo-croate, à cette époque, devint le serbe pour les Serbes et le croate pour les Croates, ce qui ne posait aucun problème aux habitants de la Croatie pour comprendre la langue de chacun mais le commissaire Ovianov, en vrai polyglotte qu'il était, lisait aisément les textes en écriture latine ou en écriture cyrillique ; c'est pourquoi il n'eut aucune difficulté pour consulter régulièrement ces articles écrits dans ce journal serbe de Knin. C'est ainsi qu'il découvrit qu'un rassemblement de Serbes orthodoxes demeurant en Croatie, tel que ceux évoqués par le fils Vazinski, devait se dérouler prochainement en cette ville de Knin, au sein même de l'église, et il était mentionné qu'en cette circonstance, après avoir sollicité l'autorisation du

gouvernement croate afin d'éviter toute suspicion de provocation, le métropole orthodoxe roumain serait présent. En apparence, cet événement ne devait rien avoir de commun avec la disparition volontaire de la veuve Vazinski. Néanmoins, le commissaire Ovianov, décida de se rendre discrètement à ce rassemblement sachant que, n'étant guère connu à Knin, il pourrait se fondre parmi la foule serbe d'origine et, au besoin, discuter avec quelques participants.

Ce jour-là, les Serbes venus pour cet événement furent relativement nombreux, ce qui fit chaud au cœur du pope de cette église. Quant au commissaire Ovianov, il devina qu'il devrait ruser, mentir parfois, pour ne point être démasqué en quelque sorte et pour tenter d'obtenir quelque information sur Madame Vazinski. Il savait, certes, depuis l'interrogatoire de son fils, qu'elle n'assistait jamais à ces rassemblements mais il savait aussi que feu son époux, au contraire, y assistait fréquemment et son frère aussi puisqu'ils s'y rencontraient.

Après un bref office religieux au cours duquel, fort habilement, le commissaire Ovianov feignit de pratiquer la religion orthodoxe, les Serbes présents se réunirent dans une grande salle louée pour l'occasion et échangèrent des propos tout en profitant des friandises ou pâtisseries locales. Après avoir entamé de brefs dialogues insipides, infructueux, le commissaire s'entretint avec un homme âgé, un peu sourd mais plutôt loquace, et lui posa la question suivante :

- « Vous avez eu connaissance du décès de Monsieur Vazinski ?

-Goran ?

-Oui, Goran...

-Mince alors...Il venait à chaque fois...Il était malade ?

-Pas du tout, il est tombé de son toit en posant des tuiles ?

-Quelle affaire !!!...C'est pas de chance... »

Le commissaire, devinant la tristesse sincère de ce vieux monsieur, lui dit alors avec une fausse naïveté, presque une hypocrisie compréhensive de la part d'un policier menant une enquête :

- « Je n'ai pas vu son frère dans la salle...Vous l'avez-vu ?

-C'est vrai...Je ne l'ai pas vu non plus...

-C'est étonnant, il venait souvent pourtant...

-En effet...Mais il est vrai qu'on ne voit pas toujours tout le monde

-Sans doute

-D'ailleurs je vous dirai qu'il me semble ne vous avoir jamais vu...Vous veniez parfois ? »

Le commissaire inventa un pieux mensonge pour lui répondre :

- « En effet, je ne venais plus depuis des années, mon épouse étant gravement malade, il m'était impossible de la quitter...

-Oui bien sûr, je vous comprends..»

Le vieil homme supposa que cette épouse était décédée mais il eut la décence de ne pas le demander et la conversation se prolongea sur des banalités. Le commissaire, pour éviter les soupçons, s'en tint à ces questions et se fit discret avant de s'esquiver.

Il regretta néanmoins de n'avoir pas posé certaines questions à cet homme disposé à lui répondre mais, bien qu'il fût commissaire de police, il devinait que s'il avait été démasqué en quelque sorte, il aurait pu passer pour un agent croate chargé d'espionner une assemblée serbe, ce qui aurait provoqué des désordres dans le contexte de l'époque.

Le lendemain, le journal serbe de Knin rendit un large écho de ce rassemblement. Le commissaire Ovianov par curiosité plus que par un flair d'exception lut scrupuleusement cet article de presse qui reproduisait en intégralité le prêche du métropole roumain que ce dernier avait tenu lors de l'office qui s'était tenu en fin de journée alors que le commissaire était déjà parti craignant d'être remarqué dans une cérémonie purement religieuse.

Dans son sermon, le métropole évoqua la vitalité de l'Eglise orthodoxe dans chaque pays d'émigration roumaine, serbe ou russe notamment. Puis il évoqua un événement particulier auquel les Serbes avaient été conviés et qui s'était déroulé le douze Octobre deux mille

quatorze, en présence de très nombreux croyants, russes pour la plupart mais aussi serbes. Cet événement s'était déroulé en France, à Nice, ville contenant une communauté russe importante, dans l'Eglise Saint-Nicolas et Saint-Alexandre, seconde église orthodoxe de cette ville. Moins connue que la cathédrale Saint-Nicolas de Nice, magnifique église russe, cette église, dite la vieille église puisqu'elle fut consacrée en mille huit cent soixante, devait accueillir ce jour-là le peintre en icônes orthodoxes auquel on avait fait appel pour la restauration de l'iconostase de cet édifice religieux. Ce peintre, bien connu des fidèles de cette église où il se rendait souvent, travaillait dans son atelier de Nice, sur la colline de Cimiez, où il s'était installé depuis qu'il était arrivé en France après avoir fui la Croatie et avoir séjourné quelque temps en Allemagne. Très vite, l'on avait découvert ses talents dans cette fabrication d'icônes en bois recouvert de bronze, de cuivre, et doré à la feuille d'or. Les ateliers de Russie, de Khlebnikoff, sollicités pour cette restauration, avaient exigé un prix beaucoup trop onéreux pour la communauté orthodoxe de Nice. Voilà pourquoi l'on fit appel à cet artisan qui, en ce jour du douze Octobre deux mille quatorze, devait présenter son travail aux fidèles réunis dans cette église. Le métropole roumain félicita cet artiste qui avait si bien fait ressentir le caractère divin de la Vierge Marie au travers de cette icône. L'Association culturelle orthodoxe russe de Nice subit avec ironie les critiques de la lointaine Russie qui voulait faire entrer dans son giron cet édifice religieux niçois. Tous les participants au rassemblement serbe de Knin furent fiers d'apprendre que l'un des leurs avait ainsi fait l'admiration des orthodoxes vivant sur la Côte d'Azur et qu'il avait mis à l'honneur le savoir-faire serbe en la matière. Son nom, Mirko Bladovic, figurait dans cet article mais le journaliste rappela que ce peintre en icônes n'était point originaire de Knin. On savait qu'il avait été placé dans l'orphelinat de Karlovac, un orphelinat géré par une communauté religieuse catholique, mais on ignorait s'il était né en cette ville de Karlovac.

Le journaliste regretta un peu que le métropole roumain n'eût pas évoqué davantage cet orphelinat comme s'il refusait de parler d'une institution catholique. C'est pourquoi, dans un souci d'honnêteté intellectuelle, il ajouta pour les lecteurs ces quelques notes sur cet orphelinat :

« Les orphelins qui avaient été élevés en cette institution religieuse, au sein de cette communauté catholique, ne pouvaient oublier un prêtre, le Père Josef qui était un véritable Père pour tous ces orphelins auxquels il souhaita

donner une éducation religieuse, certes, mais aussi une instruction suffisante pour qu'ils puissent plus tard exercer toute forme de profession. Il apprit aussi à ceux qui n'étaient guère motivés par les activités intellectuelles certaines activités manuelles voire artistiques, dont la peinture, car il n'avait pas à rougir de ses propres tableaux aux motifs souvent religieux mais parfois aussi à la gloire de la Croatie, de son Histoire, ce qui n'était pas du goût de certains ».

Il était vrai, en effet, que Mirko Bladovic, comme beaucoup d'autres jeunes gens, avait bénéficié du dévouement du Père Josef et de sa mission paternelle qu'il revendiquait avec fierté. Ce Père Josef avait décelé en ce jeune homme un don de décorateur et il l'avait aidé à développer son talent. Un jour, Mirko Bladovic, qui devait avoir quatorze ans peut-être, demanda au Père Josef de lui montrer comment créer une icône. Bien qu'il fût catholique et que ces icônes fussent plutôt inhérentes au culte orthodoxe, le Père Josef accepta sans se soucier de ce que la hiérarchie catholique en penserait.

Il est évident que le fait que cet événement religieux se déroulât à Nice et qu'un Serbe émigré de Croatie en fût au cœur ne pouvait qu'interroger notre commissaire d'autant plus que la date de cet événement était celle du décès de cet inconnu de Nice dont on voulait savoir pourquoi il avait une arme dissimulée dans son sac ce jour-là...Y avait-il un lien entre le projet de cet homme et la présence d'un Serbe, artiste peintre d'icônes ? Aux yeux du commissaire Ovianov, il était encore bien hasardeux de le supposer et difficile d'en découvrir un...

Le commissaire Ovianov aurait aimé mener seul cette enquête difficile et en retirer une certaine gloire en cas de succès mais les éléments qu'il venait de glaner le ramenaient là où les choses avaient commencé, à Nice où cet inconnu était décédé et possédait une arme chargée. Il n'était point question qu'il se rendît en France d'autant plus que l'on n'avait toujours pas eu connaissance d'un crime qui aurait pu être commis à Nice ou aux abords aux environs du douze Octobre deux mille quatorze. Aussi se résolut-il à contrecœur à contacter la police de Nice, en l'occurrence l'inspecteur Grugeoux qui fut le premier informé de cet événement troublant. Il lui transmit toutes les informations qu'il avait obtenues mais ne formula aucune hypothèse. Il lui précisa qu'il y avait un point de l'enquête qu'il continuerait

d'approfondir lui-même, il s'agissait de la disparition de Madame Vazinski et du rôle exact qu'elle aurait éventuellement joué dans cette affaire.

L'inspecteur Grugeoux émettait des doutes importants quant au rapport possible entre la mort de cet inconnu devant le magasin du centre ville et l'événement qui devait ce jour-là, le douze Octobre, se dérouler dans l'église orthodoxe Saint Nicolas et Saint Alexandre. Selon lui, le Serbe qui allait présenter sa restauration de l'iconostase, était en France depuis déjà une quinzaine d'années, il était parvenu à régulariser sa situation, il était connu comme un expert dans la fabrication des icônes, un pratiquant orthodoxe fidèle. Sa vie privée qui ne concernait personne semblait normale, empreinte de cette discrétion qui devrait être l'apanage de la vie privée bien qu'aux yeux des gens tout couple ou toute famille qui mène une vie très discrète, secrète même, a toujours quelque chose à cacher. Ce sentiment populaire ne relève-t-il pas du fantasme, de notre avidité d'événements sensationnels, de notre désir conscient ou non de nous immiscer dans la demeure de nos proches par une curiosité davantage malsaine que légitime ?

On ignorait donc la vie privée de cet homme connu sous le nom de Mirko Bladovic, dont il signait ses peintures qui n'étaient pas destinées à un édifice orthodoxe, mais il se nommait en réalité Novak Orloviev, nom sous lequel il était connu au sein de l'orphelinat de Karlovac. Lorsqu'il vint s'installer à Zadar, à sa sortie de l'orphelinat, il prit le nom de Mirko Bladovic sans que personne ne s'interrogeât puisqu'il n'était pas de cette ville. Une unique personne connaissait son véritable nom parce qu'il l'avait mise dans la confiance, il s'agissait de cette femme qui, selon la rumeur à Nice, dans le quartier huppé de Cimiez, venait fréquemment chez lui. Il était célibataire et âgé de quarante-neuf ans. Quant à cette femme, elle ne semblait pas être de Nice; personne ne la connaissait. Les personnes qui connaissaient tant soit peu Novak Orloviev alias Mirko Bladovic, notamment celles qui fréquentaient l'église orthodoxe, étaient unanimes sur le fait qu'il ne voulût jamais évoquer son passé en Croatie, un passé douloureux se disaient ces gens songeant aux guerres civiles dans l'ex-Yougoslavie. Chacun supposait donc que notre décorateur émigré avait trop souffert pour vouloir en parler encore.

Cette supposition semblait très plausible et, tandis que le commissaire Ovianov ne la crut pas très plausible, l'inspecteur Grugeoux la trouvait au contraire très logique, compréhensible, une attitude fréquente, disait-il, chez les personnes traumatisées ou ayant souffert physiquement en période de

guerre. Néanmoins, comme il fallait bien enquêter, un peu à tâtons, il décida de faire filer ce prénommé Novak Orloviev. Après quelques jours tout à fait anodins, ennuyeux pour le policier chargé d'observer cet homme à son insu, un soir, une voiture noire plutôt commune se gara dans l'entrée de la propriété de Novak Orloviev et une femme vêtue d'un gros manteau gris ou noir, on ne la voyait pas très bien, descendit du véhicule. Le policier ne pouvait se montrer, ni l'interpeller n'ayant aucune raison valable ni même quelque prétexte, et il se contenta de rester planqué toute la nuit. Cette nuit lui sembla bien longue et il maudit le commissaire Grugeoux, son supérieur, un homme obstiné, pour l'avoir contraint à passer ainsi sa nuit, tant inutile que désagréable. Il songea même à ce monsieur Orloviev se disant que la compagnie de cette femme lui aurait quant à lui rendu la nuit plus douce probablement. Il lui avait semblé que cette dame ne marchait pas dans l'allée de la propriété avec aisance et semblait plutôt exténuée.

Le lendemain, alors qu'il faisait encore à peine clair, la femme sortit de la demeure d'Orloviev. A son insu et même un peu gêné, car ce jeune policier avait encore bien des scrupules, il la prit en photo tout en évitant de la photographier alors qu'elle embrassait fièvreusement Novak Orloviev sur le perron de la maison.

Comme l'on pouvait s'y attendre, faisant feu de tout bois, l'inspecteur Grugeoux soumit cette photo à une brigade chargée d'identifier la personne.

Comme cela se fait très souvent, un policier fréquenta des cafés de Nice car on y rencontre parfois des bavards. Cela ne donna rien. L'inspecteur Grugeoux décida d'élargir le périmètre des recherches jusqu'au jour où, à Villefranche-sur-mer, dans un petit bar-restaurant du port, l'on reconnut cette dame : Elle y travaillait en tant que serveuse. Ce fut le patron du bar lui-même qui donna ce renseignement, sans hésiter un instant à répondre au policier en civil car il ne devait pas être trop en règle quant aux horaires de travail de cette femme qu'il déclarait à l'URSSAF et au Fisc. Ce jour-là elle n'était pas encore arrivée sur son lieu de travail où elle finissait de servir les clients très tard dans la nuit. Le tenancier du bar demanda au policier si l'on reprochait quelque chose à son employée, ce à quoi le policier s'empressa de répondre que rien ne lui était reproché et que l'on enquêtait plutôt sur ses relations. Un peu surpris, le tenancier tint à affirmer au policier que cette femme était sérieuse dans son travail, ponctuelle, agréable envers les clients mais en ne tolérant aucune familiarité ou geste déplacé de leur part. Le

policier avait beau savoir que certaines personnes ont l'art de dissimuler certains de leurs actes, en ce qui concernait cette femme il lui semblait que l'inspecteur Grugeoux faisait fausse route en espionnant cette employée vertueuse. Ses horaires de travail justifiaient ses visites tardives à Novak Orloviev. Quant à leurs véritables liens, ils ne concernaient que leur vie privée.

L'inspecteur Grugeoux ne contredit pas ces affirmations mais il remarqua que cette femme portait un prénom étranger, celui qu'utilisa le tenancier du bar pour en parler, le prénom Ivana, prénom très courant en Croatie. On approfondit donc les recherches quant aux origines de cette femme et son arrivée dans la région niçoise. Les résultats de ces vérifications ne surprirent pas vraiment l'inspecteur. Si cette femme fréquentait souvent Novak Orloviev, il semblait que ce fut depuis longtemps qu'elle le connaissait puisqu'elle avait vécu, étant adulte, comme lui à Zadar, en Croatie, et qu'elle avait fui la Croatie, de façon clandestine, et, tout comme lui, elle était parvenue à régulariser sa situation. Était-elle arrivée en compagnie de Novak Orloviev, cela semblait très probable car, tout comme lui une fois de plus, elle avait d'abord séjourné en Allemagne. La différence notoire entre ces deux émigrés était leur origine, l'origine serbe d'Orloviev et l'origine croate d'Ivana. De là à penser que c'était une belle histoire d'amour entre ces deux êtres qui les aurait amenés en France dans cette époque troublée, cela semblait une évidence. Mais on ne voyait dans ce roman rien, absolument rien, qui eût pu de près ou de loin concerner l'étrange affaire de Nice, véritable objet de l'enquête...

Il est parfois des coïncidences qui unissent le destin de certains êtres et leur font vivre d'identiques moments. C'est en quelque sorte ce qui allait se produire pour Madame Vazinski et pour Ivana, peu importe son nom chacun l'appelait ainsi.

Alors qu'elle était toujours recherchée par la police de Zadar et son commissaire Ovianov, Madame Vazinski souffrait beaucoup en menant cette vie clandestine alors qu'elle avait toujours été fidèle aux lois. Elle ne dormait presque plus. Pourtant, elle avait trouvé un asile doré. La nuit où un cousin, qu'elle avait grassement payé avait accepté de vider sa maison, non pas de ses meubles comme l'avait cru le voisin qui en parla au commissaire, mais uniquement de vieux livres consacrés pour beaucoup à l'Histoire agitée du peuple serbe car son époux y dissimulait sans véritable raison des lettres ou papiers qu'il ne voulait montrer à quiconque, elle avait prié son cousin de



l'emmener chez lui pour s'y cacher dans la grange en attendant de trouver une meilleure solution. Réticent mais convaincu par l'appât du gain, son cousin l'y avait emmenée. Cette grange faisait partie de la modeste ferme du cousin, une ferme isolée, dissimulée derrière un rideau de peupliers. Elle y avait passé quelques jours et quelques nuits jusqu'à cette nuit où, ne dormant pas, elle revoyait son passé lorsqu'un visage lui apparut, celui d'un médecin qui avait énormément compté dans sa vie. Il l'avait soignée lorsqu'elle avait contracté un début de tuberculose. Elle avait quinze ans à l'époque et ce médecin, ce tout jeune médecin que l'Etat lui avait imposé comme cela était la règle dans les pays communistes, en affrontant pour la première fois la grave maladie qui risquait d'emporter une jeune fille, l'une de ses premières patientes, avait mis tout son dévouement, toutes ses connaissances, toute sa gentillesse au service de cette adolescente. Il parvint à vaincre la maladie, à sauver la demoiselle qu'il appelait d'ailleurs par son prénom, Adriana.

Ce médecin s'était pris d'une forte amitié pour elle. Lorsque l'Etat le muta contre son gré à Knin, elle pleura son départ. Il lui avait dit alors :

- « Adriana, si un jour tu as un grave problème (il songeait à sa santé bien sûr), viens me voir à Knin et je te soignerai gratuitement».

Adriana Vazinski savait bien que ce médecin était âgé désormais et n'exerçait probablement plus ; elle n'était même pas certaine de son adresse. Elle avait su quelques années auparavant, presque par hasard, qu'il était parti à Zagreb. Elle décida néanmoins d'aller le voir plutôt que de lui écrire ce qui aurait laissé des traces compromettantes. Elle mit son projet à exécution et se rendit donc, avec très peu de bagages, à Zagreb, par le train, ce qui était risqué pour elle car le commissaire Ovianov avait donné son signalement en divers endroits..

Le médecin demeurait bien à Zagreb et Madame Vazinski n'eut pas de peine à trouver sa demeure. Certes, il n'était plus jeune physiquement, étant septuagénaire, mais il gardait sa vitalité d'esprit, son opiniâtreté, son éternel dévouement. Madame Vazinski tremblait en sonnant à sa porte et se demandait dans quelle aventure elle s'était ainsi embarquée. Le médecin, veuf depuis deux ans, ce qu'elle ignorait et qui pouvait éviter toute réaction hostile de son entourage peut-être, ouvrit la porte. Il ne reconnut pas Adriana et il fallut qu'elle lui donnât quelques précisions sur son identité et son passé pour qu'il l'invitât à passer dans la salle car il l'avait jusqu'alors reçue dans le

corridor. Ce médecin ne montrait pas vraiment son émotion pourtant bien réelle et il pensa très vite qu'Adriana était gravement malade, un cancer peut-être, et ne savait plus, sans doute, à qui se vouer. La valise et le balluchon qu'elle avait avec elle ne l'avaient pas intrigué.

Lorsqu'il lui posa des questions sur sa santé et qu'il découvrit qu'elle n'avait aucun souci dans ce domaine, il fronça les sourcils et, s'adressant à Adriana qui était figée comme une petite fille n'osant avouer une faute, il l'interrogea d'un ton très calme, du même ton que celui sur lequel il s'adressait jadis à elle, sa patiente :

- « Alors, Adriana...Que se passe-t-il ? »

Comme Adriana ne pouvait répondre tellement sa gorge se serrait, il reprit :

- « Tu as de gros soucis sans doute...Je te tutoie comme autrefois, si tu le permets... »

Madame Vazinski acquiesça de la tête et le médecin reprit :

- « Puisque tu es venue me voir, tu dois aller jusqu'au bout de tes intentions et m'avouer sans aucune crainte, tu devines ma discrétion, les graves soucis qui t'ont amenée vers moi...Si tu ne me dis rien, en quoi pourrais-je t'être utile... »

Madame Vazinski qui, pourtant, était d'ordinaire forte de caractère, eut du mal à ne pas fondre en larmes et elle commença presque à mi-voix à donner au médecin les raisons de sa venue :

- « Docteur, (cela lui fit drôle de prononcer ce mot), je ne suis plus chez moi, je me cache...

-Tu te caches ?...Des problèmes familiaux ?...Avec ton mari ?

-Il est mort...

-Excuse-moi...Alors, qui crains-tu donc ?

-La police de Zadar

-La police ? Parce que tu es Serbe ? Les choses sont apaisées désormais...

-Etre Serbe n'arrange pas les choses, sans doute, mais j'ai commis une faute très grave...

-Vraiment très grave ?

-Oui, la plus grave qui soit...

-Tu ne vas quand même pas me dire que tu aurais commis un crime...

-Non..Non...Je n'ai tué personne, je vous le jure...

-Heureusement mais je n'aurais pu le croire de toute façon. N'hésite plus...Explique-moi..

-J'ai menti au commissaire de Zadar au sujet du passeport demandé par mon mari .

-Un passeport pour quoi faire ? Un voyage ?

-Non...Un crime..

-Un crime ? Ton mari a tué quelqu'un ? Tu viens de me dire qu'il était mort..Je ne comprends rien du tout à ton histoire...

-Il est mort juste avant...

-Alors, il ne l'a pas commis...

-Personne ne l'a commis...

-Adriana, je me demande si je ne vais pas, demain car il est très tard, aller avec toi chez un psychiatre que je connais très bien...

-Vous croyez que je suis folle, que j'ai perdu la raison...

-Non, pas du tout, mais tu reconnaîtras que tes propos sont confus...Un crime...Pas de crime...Ton mari...mort depuis...C'est difficile pour moi de comprendre et, si je te parlais d'un psychiatre, c'est parce que je te vois bouleversée, déstabilisée et je pense qu'il faut soigner cet état dépressif au plus vite,quelles que soient les raisons qui t'ont mise dans cet état ».

Madame Vazinski l'interrompit aussitôt :

- « Mais je ne peux pas, Docteur..Je me cache...

-Où te caches-tu ?

-Hier encore j'étais dans une grange et aujourd'hui.. »

Elle n'ajouta rien de plus et montra avec une certaine honte son balluchon. Le médecin comprit aussitôt et prit un air très grave, hésitant avant de reprendre la parole...

- « Adriana, tu ne comprendras peut-être pas ce que je vais te dire mais je n'ai qu'une idée en tête...Te sortir de cette insoutenable situation...Te sauver... »

Avec anxiété, Madame Vazinski le regardait et s'interrogeait sur les intentions du médecin. Celui-ci reprit :

- « Je ne vais pas te mettre dehors bien que cela me fasse courir un énorme risque avec la police, celui d'être accusé de complicité...Tu dois le deviner..Toutefois, la meilleure façon pour toi d'éviter une peine, de la prison sans doute, sera de te livrer de ton plein gré à la police»

Abasourdie par ces propos, Adriana Vazinski pleura très fort et se crut abandonnée par le médecin, l'unique soutien qu'elle espérait encore.

Nullement surpris de sa réaction, le médecin lui toucha l'épaule et lui dit de façon moins solennelle :

- « Je vais t'héberger chez moi quelques jours, le temps que tu reprennes ta sérénité, que tu sois capable d'assumer ta situation, que tu trouves le courage d'aller au commissariat en ayant bien présent à ton esprit que tu as commis une grave faute mais non pas un crime, et que l'on pourra te trouver des circonstances atténuantes en considérant tes remords vraiment sincères...Lorsque tu te sentiras prête, tu iras seule, toute seule, dignement».

C'est ainsi que Madame Vazinski restait chez le médecin depuis ce soir-là et, à aucun moment, malgré les risques qu'il encourait, le médecin ne lui demandait de partir et d'aller se rendre à la police.

Au cours de cette même semaine, une autre personne, fortement anxieuse, se rendit au commissariat de la ville de Nice et demanda à voir l'inspecteur Grugeoux, c'était Ivana. Certes, son employeur, le tenancier du bar, lui avait bien dit que ce n'était pas sur elle que pesaient des soupçons, ce qu'avait dit le policier lors de sa venue, mais cette enquête l'intriguait et elle en avait parlé à son ami, car il n'y avait aucun lien matrimonial entre eux, Novak Orloviev, le décorateur d'icônes.Ce dernier n'avait pas été convaincu par Ivana et considérait plutôt qu'il fallait laisser la police enquêter et ne pas devancer ses plausibles intentions. Ivana désapprouvait cette sérénité de Novak Orloviev et la comprenait très peu au regard de sa hardiesse, de son courage, de son héroïsme même lorsqu'il avait bravé avec elle tous les obstacles au cours de leur fuite de Croatie, de leur errance en plusieurs pays

d'Europe occidentale et même de leur vie semi clandestine dans la région de Nice avant d'obtenir une régularisation de leur situation d'émigrés.

Lorsque Ivana se présenta devant le commissaire Grugeoux, homme de forte carrure plutôt impressionnant, il la félicita tout d'abord pour s'être présentée de son plein gré et, avant même de l'écouter, il la pressa de questions. Il désirait surtout obtenir des précisions sur les Vazinski car le commissaire Ovianov l'avait mis au courant des liens familiaux qu'il aurait pu y avoir entre Goran Vazinski et Novak Orloviev, l'ami d'Ivana. L'inspecteur Grugeoux aurait pu se rendre chez Novak Orloviev et le questionner mais, au préalable, selon son habitude, il voulait recueillir quelques informations afin de confondre éventuellement la personne interrogée s'il s'avérait qu'elle mentait. Ainsi donc, Ivana, se disait-il, lui donnerait probablement des éléments fiables.

Il est vrai qu'Ivana ne chercha pas à dissimuler quelle que chose que ce fût et voulait être en paix avec sa conscience.

C'est ainsi qu'elle raconta qu'elle avait travaillé à Zadar, dans un café, où elle avait fait la connaissance de Novak Orloviev qui y prenait souvent un petit café le matin. C'est elle aussi qui expliqua à l'inspecteur Grugeoux que Novak Orloviev s'était un jour battu avec un client du café, un Serbe d'origine, qui l'avait insultée lorsqu'elle avait défendu dans ses propos le souhait de nombreux Croates d'obtenir leur indépendance vis-à-vis de l'ex-Yougoslavie. Quoique Serbe lui aussi, Novak Orloviev ne souffrait pas que l'on humiliât une jeune fille, en l'occurrence Ivana pour laquelle, à l'époque, il ne ressentait pourtant pas encore quelque sentiment d'amour. A cette époque, les tensions entre Croates et Serbes, dans la Krajina, croissaient de jour en jour. Le nationalisme de part et d'autre engendrait des querelles et présageait la guerre civile qui s'ensuivrait.

Ces propos intéressaient l'inspecteur Grugeoux qui, au fond, ne connaissait de ces tensions que ce que les télévisions occidentales avaient relaté à l'époque. Les guerres civiles qui suivirent étaient pour les Français, dont lui-même, une suite de reportages tragiques, aux images insoutenables, de dramatiques événements se déroulant en Europe mais qui semblaient lointains. De plus, ces conflits ethniques leur semblaient complexes.

Après avoir écouté quelque peu Ivana les évoquer, l'inspecteur revint aux questions qui concernaient davantage son enquête. Presque brutalement, il demanda à Ivana :

- «Monsieur Goran Vazinski, vous l'avez connu à Zadar ?

-Oui monsieur l'inspecteur, il a même refait le carrelage du café où je travaillais.

-Et son épouse vous la connaissiez aussi ?

-Beaucoup moins, elle ne venait jamais au café et elle était peu causante quand je la croisais sur le marché.

-Vous n'êtes jamais allée chez eux ?

-Jamais.

-Votre ami, Novak Orloviev... »

Lorsque l'inspecteur prononça ce nom, Ivana le regarda avec une certaine sévérité, ce que l'inspecteur remarqua et interrompit sa phrase avant de lui dire :

-Vous me permettez de dire « votre ami », c'est bien ainsi que je dois en parler ?

-Si vous le souhaitez... »

Ivana accepta avec une petite moue se demandant un peu qui lui avait révélé les liens qui les unissait d'autant plus que le patron du bar où elle travaillait à Villefranche-sur-Mer lui avait bien dit qu'il n'avait donné aucun renseignement sur elle excepté le fait qu'elle travaillât dans son établissement. Le jour où un policier l'avait observée à son insu devant la demeure de Novak Orloviev, elle n'avait évidemment pas remarqué la présence de ce flic.

L'inspecteur reprit :

- « Novak Orloviev connaissait bien les Vazinski ? ...Pourquoi ne répondez-vous pas ?

-C'est à lui qu'il faudrait le demander...Pourquoi voudriez-vous que je révèle à sa place un secret de famille ?

-Un secret...C'est vite dit...Je crois savoir qu'ils étaient frères

-La vérité est plus complexe que cela et je préférerais, s'il vous plaît, que vous le demandiez vous-même à mon ami, comme vous dites...»

L'inspecteur Grugeoux s'en tint donc là d'autant que la jeune fille, dont l'âge serait plutôt celui d'une jeune dame, était venue le voir spontanément.

Il se décida à téléphoner au commissaire Ovianov bien qu'il eût deviné que ce dernier ne souhaitait pas trop collaborer avec lui, préférant se réserver les éléments décisifs de cette enquête, et lui demanda s'il n'était pas intrigué par le fait que le nom d' »Orloviev » revînt constamment. Le flair de l'inspecteur Grugeoux était remarquable puisqu'il ignorait même la teneur des propos tenus par le fils de Madame Vazinski, Vladimir, lors de son interrogatoire car le commissaire Ovianov avait omis volontairement ou non de lui en parler. Vladimir Vazinski avait affirmé, en effet, que Goran Vazinski, son père, avait bien un frère, peut-être jumeau, qui aurait été mis à l'orphelinat sous le nom de sa mère, Orloviev.

Tous deux s'interrogèrent alors en se demandant si Novak Orloviev était bien le frère jumeau de Goran Vazinski, mais ils firent alors la même réflexion :

- « Comment aurait-il pu venir aux divers rassemblements serbes de Knin, comme l'avait évoqué le fils Vazinski, alors qu'il résidait à Nice depuis une quinzaine d'années»...

Novak avait bien pour nom Orloviev mais était-il l'Orloviev, frère jumeau de Goran Vazinski ? Cette fois, le commissaire Ovianov pressa l'inspecteur Grugeoux d'aller interroger le fabricant d'icônes, ami d'Ivana...Quant au commissaire lui-même, il venait de recevoir un coup de fil de la police de Zabreb lui indiquant que Madame Vazinski avait été aperçue furtivement dans la gare de Zagreb mais aucun policier ne l'avait interpellée faute d'ordre précis.

Il faisait encore très frais ce matin-là, lorsque vers les six heures, on sonna à la porte du Docteur qui hébergeait toujours Madame Vazinski, celle-ci ne parvenant pas à se décider à aller se confier à la police.

Lorsque la sonnette retentit, le médecin, qui était déjà levé comme à son habitude, comprit aussitôt et regretta même en son for intérieur de n'avoir pas été plus autoritaire avec sa protégée et de ne pas lui avoir fixé un semblant d'ultimatum. Cette fois, il était trop tard.

Madame Vazinski s'était éveillée lorsqu'elle avait perçu le bruit strident de la sonnette. Ayant compris, elle aussi, elle se vêtit à la hâte et songea un instant à se sauver par le jardin car, désormais, elle connaissait bien la maison du docteur et ses issues éventuelles. Sa raison lui dit

néanmoins que fuir ainsi serait faire preuve de lâcheté et que le médecin n'approuverait guère cette attitude. Aussi fourra-t-elle rapidement ses affaires dans sa valise tandis que le médecin tentait d'expliquer à la police que cette dame avait beaucoup de remords et qu'elle avait toujours eu un caractère dépressif, ce qui était un pieux mensonge de la part de ce praticien.

Fort heureusement pour le docteur, l'un des quatre policiers arrivés sur les lieux, le plus jeune d'entre eux, connaissait très bien le médecin, ou plutôt il avait été l'élève de son épouse lorsque en fin de carrière elle avait enseigné dans un lycée de la capitale. Il dit au médecin qu'il s'efforcerait de convaincre ses supérieurs de la situation de détresse mentale de Madame Vazinski et du devoir du médecin, son ancien docteur, de l'amener peu à peu sur le plan psychologique à appréhender la situation dans laquelle elle s'était enfoncée et à se rendre à la police.

Dans l'escalier qui menait au salon où le médecin avait fait asseoir les policiers l'on aperçut Madame Vazinski. Toute en larmes, elle alla embrasser le médecin et le remercia. Ce dernier ne put que lui souhaiter du courage. La police invita Madame Vazinski à l'accompagner et à monter dans son véhicule tout en ayant la délicatesse, en raison de son visage abattu, décomposé, vieilli, de ne pas lui infliger les humiliantes menottes ce qui était pourtant la règle ordinaire pour les gens en cavale.

Lorsqu'ils arrivèrent au commissariat, un inspecteur plutôt âgé, un peu désabusé, expliqua à Madame Vazinski qu'elle resterait dans le commissariat sous la surveillance d'un policier et que le lendemain matin, très tôt, escortée par deux policiers, elle prendrait le premier train pour se rendre de Zagreb à Zadar où elle serait interrogée par le commissaire Ovianov qu'elle allait retrouver. Avant même de le revoir, l'appréhension et la honte se mêlaient en sa tête. Cette fois se disait-elle, elle ne pourrait que dire toute la vérité au sujet du passeport de son mari. Elle ne soupçonnait pas que le commissaire Ovianov allait l'assommer de questions en usant des éléments connus de cette affaire, de ses propres suppositions, de ses nombreuses interrogations et que le fameux passeport ne serait qu'un sujet évoqué parmi bien d'autres.

Le lendemain donc, très peu de temps après son arrivée au commissariat de Zadar, elle fut confrontée au commissaire Ovianov. Par politesse plus que par courtoisie, elle lui dit un discret « Bonjour, Monsieur le commissaire ». Celui-ci se contenta de hocher la tête. Cet accueil glacial



contrastait avec le ton de leur première entrevue lorsque le commissaire s'était adressé à elle sur un ton aimable presque mielleux. Le fait qu'elle lui eût menti et qu'elle se fût enfuie n'avait guère été apprécié du commissaire.

Sans aucun préambule, le commissaire Ovianov commença son interrogatoire :

- « Ce passeport de votre mari...qu'en savez -vous vraiment ?

-Monsieur le commissaire, mon mari avait vraiment l'intention de m'emmener en Norvège »

- « En êtes-vous sûre ?» interrompit le commissaire presque en criant

-Je vous assure que c'est vrai mais il a eu tort d'en parler et même de le montrer

-Je ne comprends pas Madame...Pourquoi ? A qui ?

-A son frère Monsieur l'inspecteur

-Votre mari avait donc un frère...Où habite-il ?

-A Knin...du moins je le pense

-Vous n'en savez rien ? Vous en êtes bien sûre ?

-Absolument monsieur l'Inspecteur

-Pourquoi ? Vous n'aviez aucun rapport avec lui ?

-Aucun rapport...Mais... »

Madame Vazinski hésitait à finir sa phrase. Le commissaire Ovianov, tel un pêcheur observant le flotteur qui trahit la présence du poisson, devina cette gêne de la prévenue et pensa la tenir au bout de son hameçon. Aussitôt il enchaîna :

-Mais quoi ?...Que vouliez-vous dire ? Parlez donc, je vous en prie...

-Mon mari le voyait tantôt à mon insu, tantôt en me l'avouant, notamment lors des rassemblements serbes à Knin où mon époux aimait se rendre.

-Pourquoi ne souhaitiez-vous pas le voir, c'est quand même votre beau-frère ?

-C'est vrai...Mais je ne l'aimais pas.

-Il vous avait fait quelque chose ?

-Non, non, mais il a toujours été en marge de la société, surtout depuis la fin de l'Etat yougoslave. Il a fait du trafic.

-Du trafic ? Du trafic de drogue ?

-Du trafic d'armes...Mon époux disait depuis quelque temps qu'il avait retrouvé le droit chemin, surtout depuis qu'il assistait régulièrement aux journées serbes de Knin.

-Et vous ne croyiez-pas votre mari...C'est cela ?

-C'est bien cela Monsieur le commissaire.

-Il ne venait donc jamais chez vous ?

-Autrefois, en effet.

-Autrefois, dites-vous, mais récemment ?

-Il est venu deux fois.

-Pourquoi l'avez-vous accepté alors ?

-Mon mari devait, s'il n'était pas décédé accidentellement, vendre la maison de ses parents.Il souhaitait en parler avec son frère. J'avais trouvé cela normal mais je ne l'ai pas beaucoup côtoyé ce jour-là.

-Et lui ..il n'a pas cherché à vous parler ?

-Pas du tout, il connaissait mes sentiments. Il m'a juste remerciée quand je lui ai servi du thé à la demande de mon mari.

-Je suppose qu'ils ont discuté héritage, argent qui proviendrait de la vente de la maison de leurs parents ...C'est bien cela?

-C'est cela

-Vous le dites en ne semblant pas certaine que ce fût l'objet de leurs propos. Ne me cachez rien...Dans votre intérêt...

-Non, Monsieur l'inspecteur, je ne vous cache rien...La vente de la maison était bien la raison de sa venue mais c'était un peu inhabituel car le frère de mon mari n'était pas vraiment son frère.

-Expliquez-vous.

-Ils avaient la même mère mais le père de mon mari n'était pas le père de Ladislav.

-Un demi-frère par conséquent...Il ne s'appelle pas donc pas « Vazinski » ,je suppose.

-En effet, il porte le nom de sa mère, Orloviev., Ladislav Orloviev. Et c'est pourquoi il n'était pas censé hériter de la même façon que mon époux.

-La loi est ainsi faite

-Je sais mais mon mari était un homme juste et il voulait que son frère ait la même part de l'héritage que lui.

-C'est tout à son honneur mais vous-même y consentiez-vous ?

-Bien sûr, de toute façon je n'aurais rien eu à dire, c'était l'héritage des parents de mon mari.

-Etes-vous certaine que votre mari, pardonnez-moi cette supposition, n'ait pas envisagé de faire profiter son frère de l'héritage à part égale, parce qu'il aurait craint les représailles de son frère qui avait, vous le dites vous-même, fait du trafic d'armes ?...Un personnage violent peut-être.

-Pas violent...Rancunier...Mais je suis certaine que mon mari ne craignait rien de lui. Leur entente fut toujours très bonne mais ce sont les activités irrégulières de mon beau-frère qui me déplaisaient et m'inquiétaient.

-Vous aviez peut-être peur qu'il entraînat votre époux dans quelque chose de louche ?

-Pas du tout, je connaissais bien mon mari...Jusqu'à ces derniers temps avant son décès... »

Madame Vazinski fut prise d'un malaise et le commissaire Ovianov crut un instant que ce malaise était un leurre, un échappatoire aux questions qui risquaient de devenir de plus en plus embarrassantes. Madame Vazinski ne simulait aucun malaise en réalité ; elle était prise d'un malaise cardiaque qui nécessita l'hospitalisation à Zadar dans une chambre surveillée en permanence car il n'était point question pour le commissaire Ovianov de la voir s'enfuir une seconde fois.

L'interrogatoire reprendrait plus tard.

Le commissaire Ovianov était en haleine;il lui semblait que les futures déclarations de Madame Vazinski seraient de la plus haute importance...

Le commissaire Ovianov, durant la brève hospitalisation de Madame Vazinski, se dit qu'il serait utile sans doute de confronter ,à ce stade de l'enquête, son point de vue avec celui de l'inspecteur Grugeoux. Il décida donc de contacter son confrère français.

Dès le début de leur échange, ils évoquèrent ce nom d'Orloviev cité dans divers interrogatoires. Les prénoms accompagnant ce patronyme ou plutôt ce matronyme, puisque Orloviev était le nom de jeune fille de la mère de Goran Vazinski, posaient problème. Ladislav Orloviev était donc, selon Madame Vazinski, le demi-frère de Goran Vazinski, ce que Vladimir, le fils Vazinski, avait affirmé également. Il demeurerait à Knin aux dernières nouvelles mais lorsque la police de Knin s'informa à son sujet, elle découvrit qu'il y était bien locataire d'un modeste appartement situé dans les combles de la maison de madame Natacha Zwiewski mais cette dame avait déclaré ne plus l'avoir vu depuis quelque temps, depuis le début du mois d'Octobre pensait-elle, et elle avait ajouté qu'elle ignorait totalement où il pouvait être allé. Elle avait très peu de dialogue avec lui, un homme froid, correct, mais se confiant peu. Où était donc parti ce Ladislav Orloviev ? Le commissaire Ovianov se souvenait du récent rassemblement de Knin où personne, en effet, ne l'avait vu.

L'inspecteur Grugeoux s'intéressait davantage à un autre Orloviev, le fabricant d'icônes, qui signait ses œuvres sous le pseudonyme Mirko Bladovic comme s'il désirait passer inaperçu. Il avait aussi vécu à Zadar, mais, ni Madame Vazinski, ni son fils Vladimir, ne l'avait évoqué. Pourtant, il y avait un point commun que le commissaire Ovianov venait de découvrir et dont il fit part à son confrère niçois. Ladislav Orloviev et Novak Orloviev alias Mirko Bladovic avaient passé leur enfance dans l'orphelinat de Karlovac. C'est en interrogeant le président de l'association des Serbes de Croatie que le commissaire avait eu connaissance d'un fichier détaillé sur les membres de cette association existant déjà sous l'ex-Yougoslavie et surveillée à l'époque par les autorités communistes qui craignaient toujours les vellétés séparatistes des diverses ethnies. Ladislav Orloviev et Novak Orloviev y figuraient tous deux et le fait qu'ils aient été des enfants abandonnés et confiés à l'orphelinat de Karlovac était mentionné. Le commissaire Ovianov s'était étonné de voir des renseignements si précis dans un tel fichier qui n'était guère un fichier d'une quelconque police mais le président de l'association lui avait répondu qu'au début de la création de celle-ci, les autorités Croates de la ville de Knin souhaitaient surveiller en quelque sorte

les activités de cette association composée de Serbes et qu'elle désirait éviter que celle-ci ne devînt un foyer d'agitation en Croatie. Chaque membre devait être bien répertorié et son parcours individuel bien connu. Le président dit d'ailleurs au commissaire qu'il avait accepté de lui mentionner cette enfance et adolescence de Ladislav et Novak Orlovic en orphelinat mais qu'il n'était point question qu'il lui révélât quelque renseignement que ce fût quant aux activités, au comportement ou à la vie privée de n'importe lequel des membres de l'association, y compris les Orlovic. Ce n'était pas son rôle. Par contre, il lui mentionna que Ladislav Orlovic jusqu'à ce dernier rassemblement de Knin fut toujours membre actif de l'association, s'acquittant notamment du montant de son adhésion annuelle alors que Novak Orlovic n'était plus répertorié depuis la fin de la guerre civile en Croatie. L'association, en effet, sans avoir les mêmes objectifs, existait depuis bien longtemps et son objet principal fut toujours d'établir des contacts entre les Serbes vivant en Croatie.

Alors que le commissaire Ovianov faisait ces confidences à son homologue de Nice, l'inspecteur Grugeux ne fut pas en reste d'informations nouvelles qu'il offrit fièrement à son collègue lointain.

Ces informations, il venait de les obtenir en partie lors de l'interrogatoire qu'il avait eu avec le fabricant d'icônes, qui répondit de façon laconique le plus souvent, affectant un sourire, une forme de distanciation vis-à-vis de cette enquête policière comme si elle ne le concernait nullement. L'inspecteur Grugeux n'était pas homme à prendre pour argent comptant les assertions de n'importe quelle personne qu'il interrogeait et c'est en organisant une confrontation entre Novak Orlovic alias Mirko Bladovic et son amie Ivana qu'il découvrit de très importants éléments dans cet imbroglio. Cette confrontation terrorisa Ivana alors qu'elle excéda plutôt Novak Orlovic qui se retranchait toujours derrière sa notoriété d'artiste en icônes, sa réussite auprès des autres réfugiés serbes et son appartenance indéfectible à la religion orthodoxe pour prouver qu'il était un citoyen modèle, au-dessus de tout soupçon. L'inspecteur Grugeux ne le soupçonnait pas vraiment d'un acte délictueux et précis mais, devinant les appréhensions d'Ivana, son amie, il avait la conviction que ce monsieur lui cachait quelque chose.

N'ayant au cours de cet interrogatoire rien découvert de troublant dans cette longue période passée à Nice tant pour Ivana que pour Novak Orlovic, il les questionna tous deux sur les raisons pour lesquelles ils avaient fui la

Croatie. Novak Orloviev répondait constamment que la guerre civile, l'indépendance de la Croatie, le fait pour un Serbe de vivre en un Etat croate indépendant risquait de leur créer une situation difficile. Lorsque l'inspecteur lui objecta qu'il aurait pu alors choisir d'émigrer en Serbie, Novak Orloviev lui rétorqua qu'aux yeux des Serbes de Serbie tout Serbe venant de Croatie avait peut-être, pendant la guerre civile, servi l'intérêt des Croates indépendantistes par intérêt ou par veulerie. Par contre, Ivana, souhaitant ne rien dissimuler et en terminer au plus vite avec cet interrogatoire, finit par faire des révélations à l'inspecteur malgré la colère qu'elle lisait sur le visage de son ami...L'inspecteur, l'oeil filou et avide de ces révélations, lui dit pausément :

- « Madame, je n'ai, vous le savez, rien de particulier à vous reprocher, et je souhaite simplement que vous me contiez tout ce qui pourrait être utile pour mon enquête et même, je l'espère, écarter tout soupçon infondé sur votre ami...Je vous écoute :

-Monsieur l'inspecteur, nous avons, Novak et moi, dû fuir la Croatie par peur.

-Peur de qui ? Des Croates ?

-Oui, monsieur l'inspecteur

-Pourquoi ? N'avez-vous pas vous-même une origine croate ?

-En effet

-Certes votre ami est serbe et ce serait, je le suppose alors, votre union ou, disons, vos liens étroits qui posaient problème...Dites-moi...

-C'est cela en effet

-Je comprends mais vous n'étiez sans doute pas les seuls dans ce cas et vous aviez tous deux toujours vécu en Croatie, n'est-ce pas ?

-C'est vrai Monsieur l'inspecteur .»

Novak Orloviev crut alors ou espéra que l'inspecteur se satisferait de cette déclaration d'Ivana mais il ignorait la ténacité de l'inspecteur Grugeoux qui, après avoir pris quelques notes, reprit l'interrogatoire, s'adressant à Ivana. Il devinait que cette dame était prête à craquer, ses yeux devenus larmoyants la trahissaient. Il reprit alors :

- « Etes-vous certaine Madame qu'il n'y eût pas une raison plus grave

qui vous contraignit à fuir votre pays, car la Croatie était quand même votre terre natale ?

-C'est la guerre civile,Monsieur, qui en fut à l'origine...

-Vous aviez des ennemis ?

-C'est cela

-Quels ennemis ? Des Serbes ?...Des Croates ?...

-Les deux...

-Soit, mais cela reste vague Madame. Avez-vous des noms ? »

Ivana devint blême et Novak Orloviev lui lança un regard féroce, devinant qu'elle allait cette fois trahir leur secret.

Je vous écoute, reprit l'inspecteur qui se souciait bien peu de l'angoisse qui étreignait Ivana.

- « Les frères de Novak » s'écria Ivana.

« Ses frères ? » s'exclama l'inspecteur;puis il enchaîna :

- « Soyez plus précise, s'il vous plaît..Quels frères ?

-Ladislav et Goran, Monsieur l'inspecteur»

« Assez...Assez...Tais-toi » hurla Novak Orloviev.

L'inspecteur intervint alors et demanda à un agent de police d'emmener Novak Orloviev dans la pièce voisine, où se trouvait un inspecteur adjoint.

L'interrogatoire d'Ivana reprit alors :

- « Madame, quelles que soient les réactions de votre ami, je vous prie de continuer et de me dire toute la vérité sur votre départ de Croatie.

-Monsieur l'inspecteur, mon ami est fortement en colère envers moi et je le comprends car ce qu'il a fait, il l'a fait pour moi...J'ai honte de le trahir mais je sais bien que la vérité vous alliez la découvrir tôt ou tard

-Voilà qui est tout à fait censé, madame...Expliquez-vous donc...

\_Pendant la guerre civile, les miliciens serbes sont entrés dans le café de Zadar où je travaillais. Ils étaient armés et menaçants.Novak était au bar, prenant son café comme d'habitude. Ils l'ont bousculé et lui ont crié « T'es serbe ? ». Novak a répondu « Oui ». Alors, l'un d'eux

m'a regardée avec un air agressif et il a dit à Novak :

- « Tu la connais bien, c'est ta copine...Dis-moi où se cache son frère, un indépendantiste qui rédige des tracts contre les Serbes »

Ivana se mit à pleurer. Il devint difficile pour l'inspecteur de comprendre les paroles d'Ivana entrecoupées de sanglots. Il préféra donc changer de sujet devant qu'Ivana éprouvait beaucoup de difficultés pour parler de cette intrusion de la milice serbe dans le café...Il se tut quelques minutes puis, sèchement , lui demanda :

- «Novak Orloviev a donc deux frères mais pourquoi se sont-ils retrouvés à l'orphelinat ?...Ils ont bien été placés à l'orphelinat ?

-Monsieur l'inspecteur, excusez-moi, je ne peux vraiment pas vous répondre à cette question, Novak lui-même m'a longtemps caché la vérité et il ne serait pas décent de ma part de vous répondre. Il n'est pas même certain qu'il m'ait tout dit...Il faut lui demander vous-même...

-Et vous pensez qu'il va me répondre à ce sujet ?

-Je n'en sais rien.

-Vous m'avez dit que vous aviez peur des frères de votre ami...Je ne vois pas vraiment en quoi ils pouvaient vous inquiéter...Qu'en pensez-vous ?

-Ils nous avaient menacés de mort, surtout l'un d'eux...

-De mort, dites-vous ? Ils devaient donc avoir une rancœur contre vous pour un grave motif, grave à leurs yeux du moins..Il s'agissait d'argent ?

-Absolument pas.

-Mais alors de quoi ?...Eh bien ...Vous voilà muette...Il ne suffit pas de pleurer Madame...Expliquez-vous donc..On n'accuse pas à tort quelqu'un de menaces de mort à la légère...C'est trop grave...Cela pourrait vous entraîner bien loin avec la justice...Vous en avez conscience, je le suppose, et à présent vous ne devez plus rien me cacher... »

Ivana tenta de se ressaisir, frotta ses yeux larmoyants avec un mouchoir, sous le regard de l'inspecteur Grugeoux la toisant au-dessus de ses lunettes. Par intermittence, l'on percevait des éclats de voix colériques de Novak Orloviev interrogé dans le bureau voisin par l'inspecteur adjoint dont le tact n'était guère la vertu première. Ivana devait l'entendre et cela pesait lourd dans les confidences qu'elle se sentait contrainte de faire à l'inspecteur



Grugeoux.

Elle reprit faiblement la parole tandis que l'inspecteur qui venait de lui parler avec autorité, sur un ton menaçant, tout en déambulant derrière elle, vint s'asseoir et l'écouta gravement...

- « Tout à l'heure, Monsieur l'Inspecteur, je vous ai parlé des menaces des miliciens serbes...

-Contre votre frère, en effet... Il rédigeait vraiment des tracts contre les Serbes ?

-Il en écrivait au sein d'un petit groupe qui se réunissait dans l'arrière-cuisine du café où je travaillais.

-Vous êtes Croate, c'est un fait, mais ces tracts pouvaient être perpétrés contre votre ami Novak comme d'autres Serbes visés par ces tracts ?

-C'est faux, ils ne visaient personne en particulier, on y demandait simplement le droit des Croates à être indépendants, mais il n'était jamais question de menacer les Serbes vivant en Croatie... Ce sont les miliciens qui inventaient ce mensonge...

-Mais alors, sous la menace, Novak a donné l'adresse ou la cachette de votre frère ?

-Non, non, jamais il ne l'aurait fait

-Pour vous, probablement

-Oui Monsieur... mais aussi pour mon frère avec lequel il s'entendait très bien...

-Je veux bien vous croire mais vous n'allez pas me dire quand même que les miliciens se sont contentés de son refus et sont gentiment partis... Certains étaient violents pendant cette période et ils avaient le plein soutien de Belgrade, n'est-ce pas...

-Je crois mais moi-même je ne comprenais pas grand'chose à tout cela et j'avais peur chaque jour. On s'entendait bien depuis longtemps, Croates et Serbes, et je ne comprenais pas pourquoi cela devait finir..

-Un discours raisonnable, certes, mais hélas vous savez bien qu'il ne fut pas partagé par tous, tant Croates que Serbes...»

« Allez, vas-y, dis tout... » s'écria soudain Novak Orloviev que l'on avait amené dans le couloir et qui avait tout entendu car la porte du bureau de l'inspecteur Grugeoux était toujours entrouverte.

Cet inspecteur devina rapidement qu'Ivana était loin de lui avoir tout révélé. Ivana, qui semblait cette fois insensible aux cris de son ami, continua ses révélations à l'inspecteur :

- « L'un des miliciens me saisit par le bras violemment et deux autres, armés d'une kalachnikov, empêchèrent Novak de me porter secours...Je hurlais...Novak se débattait...L'un d'eux a crié :

-T'as compris maintenant ? Tu nous donnes l'adresse de son frère ou tu nous dis qui est le meneur de leur complot si tu veux qu'on vous « fout' la paix »...Je criais en pleurant « pas mon frère !!! Pas lui !!! Novak je t'en conjure... Alors, Novak a hurlé :

-C'est le curé...Il les a tous endoctrinés».

Ivana revivait ce terrible moment et avait du mal à parler. Dans le couloir, Novak se tut, il était effondré. L'inspecteur Grugeoux, sur un ton plutôt paternel cette fois, demanda à Ivana :

- « Dites-moi, ce curé était bien l'instigateur de ces tracts ?

-Je ne sais pas mais c'est lui qui organisait les réunions

-Dans votre café ?

-Au début ce fut dans l'église catholique de Zadar ; il la connaissait bien, il y avait été frère autrefois, il y a bien longtemps, avant de partir pour Karlovac, dans l'orphelinat aujourd'hui fermé, et il avait toujours gardé contact avec notre paroisse ; il y était hébergé depuis qu'il n'officiait plus.. Cela devenait dangereux car les miliciens savaient que le clergé catholique souhaitait l'indépendance de la Croatie ; ils avaient fouillé le presbytère, l'église. On disait qu'ils y avaient trouvé des tracts, dissimulés dans le tabernacle...Alors, les réunions secrètes se tinrent dans le café..C'est Monsieur qui a accepté..

-Quel Monsieur ?

-Mon patron du bistrot...Pour avoir des clients, il disait oui à tout le monde sans réfléchir aux conséquences.

-J'aimerais, Madame, que nous revenions à ce prêtre. Vous dites qu'il

était parti à Karlovac...C'est bien cela ?

-Oui, du moins c'est ce qu'on l'a dit...J'étais jeune à l'époque...

-Il est donc âgé ce prêtre ?

-Il était octogénaire...quand il est mort

-Ah, il est mort !...Mais pourquoi pleurez-vous ? Sa mort vous a peiné ?...Vous ne répondez plus...Pourquoi ?... »

On eût cru qu'Ivana allait être prise d'un malaise. En sanglots, elle murmura :

- « Ils l'ont fusillé».

L'inspecteur proposa à Ivana d'aller dans le bureau voisin pour y reprendre ses esprits et il demanda même à un policier de servir un café à cette dame. Il fit entrer à nouveau Novak pour prolonger ses investigations car il commençait à deviner certaines choses capitales.

Novak Orloviev avait compris qu'il était trop tard à présent pour tenter de duper l'inspecteur et il accepta de répondre sans aucune dissimulation de sa part. L'inspecteur en prit bonne note et commença :

- « Votre amie m'a parlé d'un prêtre fusillé par les miliciens. Est-ce bien celui dont vous leur aviez avoué le rôle dans cette écriture de tracts, disons « indépendantistes » ?

-C'est bien lui...Mais je ne voulais pas sa mort, je vous le jure...

-Vous vouliez protéger le frère de votre amie, n'est-ce pas ? Au fond, ils vous avaient soumis à un chantage...

-C'est vrai monsieur l'inspecteur...Qu'auriez-vous fait à ma place ?

-Je n'en sais rien et, si vous le permettez, la question n'est pas là.. Vous deviez deviner qu'ils allaient « liquider » cet homme, si je puis me permettre cette horrible expression.

-Je n'en savais rien car ce prêtre était fort âgé, ils n'auraient peut-être pas fusillé un vieillard ...En réalité, ils ne m'ont pas laissé le temps de me poser de telles questions.

-J'en conviens mais ce curé vous le connaissiez personnellement ?

-Oui

-Soyez plus précis s'il vous plaît . Vous le connaissiez comment ? Pourquoi ? Etant Serbe orthodoxe, vous ne deviez pas, je suppose, fréquenter son église...A moins que vous n'y accompagnassiez votre amie Croate..

-Elle n'allait jamais à l'église et le Dimanche elle servait les habitués du bistrot.

-Alors,je reprends ma question: pourquoi le connaissiez-vous ? »

Le trouble se lisait sur le visage du fabricant d'icônes et ce dernier ajouta :

-C'était le Père Josef

-De l'orphelinat de Karlovac ?

-Vous le connaissiez monsieur l'inspecteur ?

-Pour une fois, je vais répondre à votre question. On m'en a parlé et l'on m'en a dit beaucoup de bien...Un véritable Père pour tous ces enfants abandonnés...N'est-ce pas ?

-C'est juste, Monsieur le commissaire ».

L'inspecteur Grugeoux avait le sentiment de bien connaître le Père Josef car,au cours de leurs échanges téléphoniques, le commissaire Ovianov lui avait évoqué ce prêtre de même qu'il avait expliqué à son homologue français, la fuite de Madame Adriana Vazinski.dans les moindres détails.

L'inspecteur continua donc cet interrogatoire de Novak Orloviev alias Mirko Bladovic.

- « Si mes renseignements sont exacts, vous-même aviez été placé dans cet orphelinat et le Père Josef le gérait pendant votre enfance. C'est bien exact ?

-Exact

-Vous n'aviez pas gardé un mauvais souvenir lié à ce Père lorsque vous étiez à l'orphelinat, sévices, punitions dégradantes, attouchements sexuels ou bien même viol ? ...Excusez ces questions indiscretes mais il est légitime de se les poser, de vous les poser...

-Rien de tout cela, absolument rien.

-Mais alors pourquoi est-ce lui que vous avez dénoncé, vendu aux miliciens ? J'aimerais bien le savoir...

-Je vous l'ai dit, j'ai eu peur pour le frère d'Ivana, et peur de la perdre...Je savais que le Père Josef présidait ces réunions secrètes..Je le voyais venir tard, presque dans la nuit, puisque j'étais avec Ivana dans la cuisine du bistrot où elle achevait son travail. Il entrait par la cour où se trouvent les anciens cabinets et il s'y réfugiait s'il entrait au café un importun dont il se méfiait.

-Il se souvenait de vous ?

-Oui bien sûr, il avait une excellente mémoire et il nous avait côtoyés très longtemps.

-Excusez-moi,mais je vais en venir à des questions plus intimes.Vous m'y répondez ?

-On verra bien.

-Soit. Vous avez été abandonné par votre Mère. Quand en avez-vous pris conscience ? Avez-vous vu cette Mère ?

-A l'orphelinat, entre gosses on parlait et on devinait vite que l'on était abandonné...Certains avaient quand même la visite de leur Mère...

-La vôtre venait vous voir ?

-Elle est venue le jour de mes quatorze ans. Je suis allé au parloir mais le Père Josef a demandé à Ladislav de venir également.

-Ladislav ? Ladislav Orloviev ?

-En effet. C'est seulement ce jour-là que j'ai su qu'il était mon frère même si nous avions le même nom, nous n'en étions pas certains, ni l'un, ni l'autre, d'autant que nous ne nous entendions pas très bien. Il se croyait supérieur et avait parfois des paroles blessantes.

-Mais alors dites-moi si ce qu'a dit Madame Vazinski est exact.. »

Novak Orloviev changea de visage lorsque l'inspecteur cita le nom de Madame Vazinski mais il resta muet et écouta l'inspecteur qui continua ainsi :

- « Elle a affirmé au commissaire qui l'a interrogée à Zadar que son

mari, Goran Vazinski, était le frère de Ladislav Orlovic qui passa son enfance à l'orphelinat... Dans ce cas, il est aussi votre frère, n'est-ce pas ?

- Mon frère ou mon demi-frère... Je n'en sais rien.

-Excusez mon indiscretion, vous supposez demi-frère... Vous n'aviez pas le même père selon vous ?

-Probablement

-Vous ne pouvez pas m'en dire davantage

-Non et je n'y tiens pas, ce sont des histoires privées et même la police n'a pas le droit d'y mettre son nez.

-Cela, c'est vous qui l'affirmez mais lorsqu'il y a un fait grave, un crime, la police est bien obligée d'enquêter dans les moindres détails, d'autant qu'il est fréquent qu'un secret de famille soit à l'origine d'un crime.

-Mais de quel crime s'agit-il ici ? Qui aurais-je tué ?

-Personne apparemment si l'on ne considère pas comme un crime la dénonciation du Père Josef..

-Je vous l'ai dit cent fois, nous étions menacés, c'était la guerre civile... J'aurais voulu vous voir à ma place..

-Elle n'était guère enviable en effet... Continuons à bavarder si vous le voulez bien ... Vous avez appris le décès de Goran Vazinski, je suppose...

-Oui, dans le journal , lorsqu'ils ont écrit qu'un homme était décédé devant un magasin du centre ville et que, quelques jours après, ils ont dit qu'il y avait eu confusion et que Monsieur Goran Vazinski était mort accidentellement, chez lui, en Croatie.

-C'est vrai, en effet, qu'il y eut ces deux articles qui me rendirent fou de rage car cela devait rester secret et j'ai même convoqué le journaliste indélicat et lui ai demandé ses sources. Son refus fut catégorique mais alors j'ai porté plainte contre cet amateur de sensations fortes, son manque de professionnalisme.

Madame Vazinski était l'épouse de votre demi-frère et, même si vous ne demeurez plus en Croatie, elle n'a rien fait pour vous avertir du décès de son mari ?

-Depuis que je suis parti de Croatie, nous n'avons plus aucun

contact.

-Pourquoi ?

-Je ne sais pas...Vous savez...Elle est spéciale Adriana Vazinski..

-Mais Goran, quant à lui, ne cherchait pas non plus à vous contacter ?

-Je ne crois pas et de toute façon ils ignoraient où j'étais.

-Vous en êtes certain ? Pas même par d'autres Serbes émigrés dans notre région ou par la presse serbe car vos talents de décorateur d'icônes sont connus,dit-on ?

-Je ne le crois pas car personne ici ne me connaît sous le nom d'Orloviev. J'ai choisi un nom d'artiste pour signer mes œuvres et ce nouveau nom me permet un peu d'oublier le passé.

-D'oublier le passé ou de vous faire oublier ?

-Pourquoi voulez-vous que je cherche à me faire oublier..Je n'ai rien fait de mal en Croatie...

-Si l'on excepte la dénonciation du prêtre, il est possible que ce soit vrai..

-Encore !!! Je vous l'ai expliqué...Je ne suis pas un criminel...

-Donc, vous voilà devenu Mirko Bladovic...C'est juste ?

-Tout à fait.

-Voilà une histoire de famille bien complexe. Je vais vous libérer ainsi que votre amie qui récupère un peu dans le bureau de mon adjoint. Attention néanmoins, je tiens à ce que vous restiez tous deux disponibles pour mon enquête et prêts à répondre à toute convocation... »

Après ce long interrogatoire, l'inspecteur Grugeoux pensa qu'il fallait remettre tout cela en ordre et sans doute en discuter une fois de plus avec son homologue de Zadar...

Madame Vazinski était sortie de l'hôpital et le commissaire Ovianov, après lui avoir demandé de jurer qu'elle ne fuirait plus, la laissa en liberté mais, très vite, il la convoqua au commissariat de Zadar.

Adriana Vazinski semblait plutôt désabusée lorsqu'elle entra dans le bureau du commissaire Ovianov. Ce dernier la fit asseoir et lui dit sur un ton un peu ironique :

- « Cette fois, Madame, il va falloir me dire la vérité, toute la vérité. Cela est dans votre intérêt, ne l'oubliez pas.

-Je vous dirai tout Monsieur le commissaire mais je vous assure que je n'ai jamais eu l'intention de faire une chose malhonnête.

-Même lorsque votre époux a fait la demande d'un passeport dont on ignore un peu la finalité ?

-Je vais tout vous expliquer, Monsieur le commissaire, tout ce que je savais car je n'ai pas été mise au courant de tout, assurément..

-Je vous écoute.

-Comme je vous l'avais dit ,mon mari avait bien l'intention de m'emmener en Norvège dès que la maison de ses parents aurait été vendue. Il en a parlé, je crois, à un ami pour lequel il avait déjà fait des travaux dans sa maison et celui-ci lui a conseillé de demander un passeport au plus vite. Comme la maison de ses parents n'était pas encore vendue et que l'obtention d'un passeport est payante, il préférait attendre un peu avant de demander un passeport pour moi. Je suis certaine qu'il me disait la vérité. Par contre, il y avait une question qui le tracassait et dont il n'osa pas me parler tout de suite sachant les sentiments que j'éprouvais pour son frère.

-Quel frère, Madame ?

-Ladislav, bien sûr.

-Ladislav Orloviev, n'est-ce pas ?

-C'est bien cela.

-Excusez-moi Madame Vazinski mais il y a une chose que je ne comprends pas bien. Vous dites et me l'aviez déjà dit d'ailleurs que Ladislav Orloviev était son frère...Pourquoi donc alors ne porte-t-il pas le nom de Vazinski ?

-C'est plutôt délicat pour moi de vous répondre, c'eût été plutôt le rôle de mon mari...

-Sans aucun doute, mais hélas il n'est plus là..Alors...J'ai besoin de savoir, Madame.



- Goran, mon mari, n'était pas le fils de mon Beau-Père, de Monsieur Vazinski Vjekoslav, qui, néanmoins l'avait reconnu avant de se marier avec ma Belle-Mère. Par contre, et j'en ignore la raison, il refusa de reconnaître Ladislav. Ma Belle-Mère se résolut à le placer à l'orphelinat.

-Celui de Karlovac ?

-Oui Monsieur.

-Et elle allait le voir de temps en temps à l'orphelinat ?

-Je ne le crois pas.

-Pourquoi selon vous ?

-Le père de Goran était un homme rude, autoritaire et je pense qu'il lui interdisait d'y aller.

-Vous pourriez me donner la date de naissance et le lieu de naissance de Ladislav ?

-Dix-huit Septembre mille neuf cent soixante-cinq à Zadar.

-C'est bien, Madame, la même que celle de votre époux ?

-Oui

-Alors pourquoi ne me dites-vous pas que votre époux et Ladislav étaient jumeaux ?

-Cela a toujours été caché, même à l'Etat civil et je me suis toujours demandé comment les parents de Goran avaient pu faire pour que cette chose ne fût pas découverte.

-Ils avaient peut-être soudoyé un employé de l'Administration...Dans ma fonction, je ne m'étonne plus de grand'chose...

-Comme ils sont décédés tous deux, je pensais qu'il ne pouvait plus y avoir de conséquences mais Ladislav est venu, un soir, nous dire le contraire.

-Je pensais que vous ne le receviez jamais chez vous.

-C'est exact mais il avait écrit à Goran qu'il fallait absolument qu'il vienne le voir au sujet de la vente de la maison des parents. J'ai senti que Goran était inquiet.

-Inquiet de devoir partager l'héritage ? J'avoue ma

méconnaissance des lois dans ce domaine.

-Je ne crois pas.

-Il ne vous a rien dit ?

-Il a dit simplement: « Ladislas va remuer le passé ».

-Si je puis me permettre ,Madame, le passé de votre époux ou de ses proches aurait été un peu glauque ?

-Non, mais la situation était un peu compliquée et comme je n'étais que la bru vis-à-vis de la mère de Goran je pense que l'on a dû me cacher certaines choses. Si je posais des questions à mon époux, il me répondait toujours :

- « Laisse tomber, c'est du passé, c'est fini, je t'en prie ».

-Madame Vazinski, je vais vous aider à y voir un peu plus clair. Votre époux a un frère jumeau,Ladislas, non reconnu par votre beau-père. Or, vous ne pouvez avoir oublié qu'il est mort quelqu'un à Nice dont on crut,au vu du passeport qu'il portait sur lui, qu'il s'agissait de votre époux .Ce passeport était au nom de votre mari, à son adresse, la vôtre donc, et il se trouve, qu'après vérification, on sait de la photo présente sur le passeport qu'elle n'est ni une photo falsifiée, ni même la reproduction d'une photo, ce qui, à mes yeux, signifie que cet inconnu fut bien en possession du passeport de votre époux. Pouvez-vous aujourd'hui me dire franchement comment cette chose fut possible, même si j'ai ma petite idée à présent.

-C'est Ladislas qui a emprunté le passeport de mon mari.

-Nous y voilà cette fois...Pourquoi ne pas me l'avoir dit la première fois où je vous ai interrogée ?..C'eût été bien plus simple...Vous ne croyez pas ?

-Si, bien sûr...J'ai honte Monsieur le commissaire...

-Ne nous lamentons pas et continuons tous deux à bien analyser la situation. Pour en revenir au passeport, Ladislas étant jumeau de votre époux avait un visage fort ressemblant, à s'y méprendre, si bien qu'à la douane il pouvait sembler tout à fait en règle quoique ayant usurpé l'identité de votre mari...N'est-ce pas ?

-Sans doute

-Mais il y a une question que l'on doit se poser et que je vous

pose d'ailleurs. Si Ladislav eut besoin du passeport récemment demandé par votre époux, c'est probablement qu'il souhaitait passer inaperçu car il était peut-être connu des services de police. Pourriez-vous me dire pourquoi ?

-Je ne suis pas certaine mais je savais qu'il avait eu des soucis avec la police autrefois mais Goran m'avait affirmé que c'était terminé, tout cela.

-Des ennuis de quel ordre ?

-Il s'était fait de l'argent avec du trafic d'armes, profitant du démantèlement de la Yougoslavie. C'est pour cela surtout que je ne souhaitais pas qu'il vienne chez nous, car je craignais qu'il n'essayât d'embobiner mon mari.

-Le tenta-t-il selon vous ?

-Non, pas à ma connaissance, du moins jusqu'au soir où il est venu soi-disant pour la vente de la maison des parents de Goran...Je pense que c'était un prétexte. Ce soir-là, il s'est toujours arrangé pour parler à mon mari à mon insu. J'ai entendu certaines choses néanmoins.

-Notamment le fait qu'il ait réclamé à votre époux son passeport...C'est bien cela ?

-Oui, Monsieur

-Mais alors, auriez-vous entendu ou deviné l'endroit où il souhaitait se rendre, le pays, et ses intentions ?

-Le pays, il a évoqué le passage aux frontières de plusieurs pays..J'ai bien entendu l'Italie mais aussi la France.

-Ma question va vous sembler directe à présent...Avait-il l'intention d'assassiner quelqu'un, de régler le compte à quelqu'un comme on le dit souvent dans ce monde de trafiquants en tout genre ?

-Je n'en savais rien mais j'en avais peur...

-Selon vous, en Croatie, il aurait déjà tué quelqu'un ?

-Non et je suis catégorique sur ce point.

-Alors pourquoi lui attribuez-vous une telle intention ?

-...parce que lorsqu'il est parti, sans même me dire au revoir d'ailleurs, j'ai entendu Goran lui dire « Surtout, surtout...Ne fais pas ça

même si c'est un « salaud ». Je ne sais pas s'il lui a répondu.

-Je suppose qu'après son départ vous avez dû en discuter avec votre époux...lui demander, peut-être, sur quel « salaud » pesaient des menaces de Ladislav. Que vous a-t-il dit ?

-Presque rien...Il était effondré et les jours suivants je ne le trouvais plus comme d'habitude...

-Vous ne lui avez rien dit au sujet de son passeport qu'il avait confié à un homme douteux, selon le portrait que vous en faites, même s'il s'agissait de son frère...

-Il m'a avoué qu'il avait des remords, qu'il n'aurait pas dû céder à sa demande malgré ses menaces.

-Des menaces de quel genre ? Menaces physiques ? Menaces de mort ?

-Non pas du tout...Heureusement...Il l'avait menacé de révélations...

-Des révélations au sujet de quoi selon vous ?

-Toujours les mêmes, me semblait-il, les secrets de famille

-Ces secrets auraient été si infamants que cela, si graves, selon vous ? Pour votre époux peut-être ?

-Je vous l'ai dit monsieur le commissaire, je fus souvent tenue à l'écart de ces secrets...Je ne peux pas vous en dire davantage.

-Soit...Vous trouverez sans doute que je suis un homme obstiné, c'est le rôle de tout commissaire de police, mais je voudrais vous demander à nouveau ceci :

Avez-vous, oui ou non, une idée sur la personne que Ladislav aurait eu l'intention, disons, de punir voire de « liquider », qui sait... ?

-Je ne sais pas, ce sont seulement les supplices de mon époux qui m'ont inquiétée et fait croire au pire...

-Nous progressons un peu Madame et je vous en remercie. »

Le commissaire invita Madame Adriana Vazinski à rentrer chez

elle. Ce jour-là, le commissaire Ovianov ne quitta pas très tôt son bureau, le soir, car il était presque obsédé désormais par cette histoire et il essayait d'y voir clair. L'enquête progressait car il lui semblait très plausible que Ladislav fût l'homme décédé devant le magasin et ayant une arme dans son sac à dos. Par contre, si tant est qu'il ait eu l'intention de tuer quelqu'un, qui était ce quelqu'un, Novak Orloviev alias Mirko Bladovic peut-être, un homme semblant traqué ? Dans cette hypothèse, comment aurait-il su où vivait Novak Orloviev et surtout pour quelle raison précise lui en aurait-il voulu à mort ? ...

Le commissaire Ovianov voulait à présent découvrir si Novak Orloviev, le frère de Ladislav, élevé comme lui dans l'orphelinat de Karlovac, pouvait être la personne objet de menaces de Ladislav Orloviev, et, si cela s'avérait exact, quel était le véritable mobile d'un crime que Ladislav Orloviev n'aurait pu commettre en raison de son brutal décès. La meilleure solution pour le savoir, pensait-il, était de questionner une fois de plus Novak Orloviev, ce qui ne pouvait se faire que par les soins de l'inspecteur Grugeoux de Nice. Comme d'habitude, il contacta son confrère avec lequel il nouait désormais de cordiales relations. Ils s'appelaient même par leur prénom respectif, Kazimir pour ce commissaire de police croate et Marcel pour l'inspecteur niçois. La concurrence qui existait entre eux au début de cette enquête, chacun pensant être le premier à découvrir toute la vérité, était devenue une loyale et efficace collaboration.

Lorsque le téléphone sonna dans le bureau de l'inspecteur Grugeoux, ce dernier comprit aussitôt que son confrère croate le contactait à nouveau et il s'attendit aussitôt à en recevoir de précieuses informations.

Après les salutations cordiales et un peu d'humour comme à l'accoutumée, leur échange commença et le commissaire Ovianov ouvrit ce dialogue en déclarant à son homologue cette évidence :

- « Marcel, je viens de faire une constatation qui aurait dû nous sembler une évidence et à laquelle, curieusement, nous n'avons pas prêté attention, ni vous, ni moi. Vous savez que nous nous sommes intéressés de très près aux Orloviev qu'il s'agisse de Ladislav ou de Novak. Comme je vais vous en apporter les éléments dans un prochain fax, je sais avec certitude désormais que Ladislav Orloviev et Goran Vazinski sont frères jumeaux. Nous savions tous deux qu'un jour, à l'orphelinat de Karlovac, la visite de leur mère confirma à Novak et Ladislav qu'ils étaient bien frères. Or, nous n'avons pas

pris soin de comparer la date de naissance de ces deux Orloviev. Je l'ai fait, elle est identique, ils sont donc jumeaux, mais celle de Goran Vazinski leur est également identique. Nous voilà donc en présence de triplés et, comme cela n'est pas trop fréquent, nous n'avions pas du tout songé à cette hypothèse.

-C'est incroyable en effet que nous ne l'ayons pas envisagé. On vieillit ,mon cher !!!

-Sans doute...Le moins que l'on puisse dire ,c'est que dans cette famille, il a dû se passer bien des choses et que l'entente entre ces triplés fut loin d'être évidente.

-C'est juste, Kazimir, mais il faudrait surtout en comprendre les véritables rapports et leurs sujets de conflits éventuels,peut-être très graves.

-Marcel vous avez raison et je crois qu'il faudrait que vous « cuisiniez » une fois de plus, en dépit de son caractère impulsif, le sieur Novak Orloviev.

-Cela s'impose en effet et je vais le convoquer incessamment... »

Quelques jours après, Novak Orloviev se trouvait face à l'inspecteur Grugeoux. D'un regard très froid, notre artiste en icônes agressa presque l'inspecteur en lui demandant aussitôt :

- « Que me voulez-vous encore puisque je vous ai tout dit et qu'Ivana vous en a même dit davantage encore sur notre passé.

-Ce n'est plus trop votre passé qui m'intéresse mais plutôt votre présent...(Orloviev, l'air surpris, ne répondit rien et l'inspecteur continua) :

J'ai le sentiment que vous vous sentiez menacé par quelqu'un jusqu'à ces derniers temps. Est-ce bien vrai ?

-Pas spécialement...Par qui serais-je menacé ?

-C'est justement ce que j'aimerais que vous me disiez...Vous ne voyez vraiment personne ?

-Personne

-Pas même quelqu'un qui vous aurait vraiment menacé dans le passé ?

-Je ne vois pas.

-Tiens, tiens...Dans ce cas, plutôt que de jouer au chat et à la souris, je vais vous aider. Votre frère ne vous aurait-il pas expressément menacé de mort ?

-Goran ?...Jamais de la vie..On ne s'entendait pas toujours bien mais ça n'allait jamais jusqu'à de telles extrémités.

-Vous avez évoqué « Goran » et non pas Ladislav...car en fait vous avez deux frères, n'est-ce pas ?

-Oui

-Vous semblez en douter

- Non, mais je vous l'ai déjà dit, placés à l'orphelinat dès notre plus jeune âge, Ladislav et moi savions bien peu de choses, ignorant même, quoique le supposant un peu de par notre nom, que nous étions frères.

-Il devrait quand même y avoir des traces de tout cela dans des documents officiels que vous avez en votre possession.

-N'étant pas marié, simplement copain d'Ivana, je n'ai jamais eu besoin de beaucoup de papiers.

-Il est vrai également que vous avez quitté la Croatie dans la clandestinité...C'est bien cela ?

-Tout à fait.

-Vous aviez bénéficié de l'aide d'un passeur ?

-Oui, mais vous ne pourrez rien lui demander;j'ai appris l'an passé qu'il était décédé.

-Vous l'avez appris par qui ?

-Un autre Serbe en exil mais je ne vois pas en quoi cela pourrait vous intéresser.

-Oh, vous savez, au cours d'une enquête, on ne sait pas toujours ce qui nous sera utile et on rassemble des éléments, on les retient jusqu'au moment où soudain ces détails enregistrés vous parlent...C'est cela notre travail...

Revenons à nos moutons.

Vous avez fui la Croatie et personne ne vous menaçait précisément, à ce que vous dites, et pourtant il me semble que votre frère Ladislav avait l'intention disons de châtier quelqu'un...Je n'invente rien et, voyez-vous, la police de

Zadar, votre ancienne ville, enquête aussi et m'informe.

Alors, êtes-vous toujours affirmatif ?...Personne, pas même Ladislav, votre frère, ne vous en voulait vraiment ?

-Puisque vous le savez, pourquoi rusez-vous ainsi et me le demandez-vous ?

-Eh bien, au moins on progresse. Je récapitule donc :

Vous avez fui la Croatie parce que votre frère Ladislav vous en voulait à mort, il n'est pas exagéré, je crois, de le dire ainsi...C'est bien vrai ?

-Oui Monsieur l'inspecteur mais je redoutais aussi la police croate qui aurait pu de nos jours s'intéresser aux exécutions de Croates commises par les miliciens serbes..

-Et comme vous leur aviez livré plus ou moins le Père Josef, vous craigniez que la police ne vous recherche dans votre exil en France.

-Exactement...Toutefois, je me disais, et Ivana le pensait aussi, que les Croates aussi avaient commis des crimes et qu'il était possible que les uns et les autres eussent préféré fermer les yeux sur ces exécutions en temps de guerre civile.

-Je tiendrais volontiers le même raisonnement que le vôtre à ce sujet. Mais alors, ne craigniez-vous pas davantage que votre frère Ladislav ne vous retrouve et ne venge à sa façon le Père Josef, car il vous avait menacé, n'est-ce pas ?

-Oui, bien sûr

-Dans ce cas, une question me paraît évidente et je vous la pose :

Pour quelle raison suffisamment grave assurément vous menaçait-il ?...Vous semblez hésiter à me répondre...Allez, libérez votre conscience si vous avez accompli un fait grave qu'il aurait pu vous reprocher...

-Je vous l'ai avoué...Vous le savez bien...J'ai donné le curé, je l'ai trahi mais je ne croyais jamais, je vous le jure, que les miliciens allaient le fusiller...

-Permettez-moi d'en douter...Enfin..confinuons et arrêtez-moi si je fais erreur.. Ladislav avait donc des sentiments profonds pour ce curé, pour ce Père Josef, parce qu'il avait toujours été très bon avec lui pendant ces années d'orphelinat sans doute. Il éprouvait envers ce prêtre une reconnaissance éternelle. Mais vous, vous qui fûtes aussi sous la protection de ce père Josef, vous n'éprouviez pas les mêmes sentiments à son égard ?



-Si bien sûr ; c'est même lui qui m'a appris à fabriquer des icônes dès qu'il a deviné en moi des capacités et une profonde passion pour cet art...

-Pourtant c'était un prêtre catholique...Il était formidable ce type... non ?

-Si...C'est vrai...

-Vous avez des remords à présent ?

-J'ai toujours eu des remords, Monsieur l'inspecteur, mais vous le savez bien, je craignais pour le frère d'Ivana et pour elle-même...

-En somme, Ladislav vous reprochait d'avoir « vendu » cet homme pour sauver votre copine,n'est-ce pas ?

-Oui

-Certes, mais depuis ce temps, depuis ces années, vous pensiez qu'il éprouvait toujours la même haine envers vous en raison de ce fait ?

-J'en suis sûr, il est rancunier et ne pourra jamais me pardonner.

-Il n'a jamais cherché à vous retrouver depuis votre fuite de Croatie ?

-Je ne sais pas mais j'ai tout fait pour disparaître...

-En changeant de nom notamment, profitant de votre métier d'artiste décorateur qui vous offrait la possibilité de prendre un pseudonyme sans interpellier quiconque....Néanmoins, vous craignez toujours de le voir venir...

-Je me demande parfois s'il n'a pas appris où je vis actuellement et Ivana partage ces mêmes inquiétudes. »

Cet interrogatoire prit fin car l'inspecteur Grugeux comprit qu'il ne pourrait en savoir plus de la bouche de Novak Orloviev et il lui vint une question à soumettre à son homologue. Il voulait savoir si Ladislav avait pu apprendre l'endroit où demeurait son frère maudit et dans quelles conditions il l'aurait appris.

Lorsqu'il eût soumis ces questions au commissaire Ovianov , ce dernier lui communiqua la réponse de Madame Vazinski à laquelle il avait déjà posé cette question.

Cette dame lui avait parlé d'un reportage à la télé à propos des églises orthodoxes des pays occidentaux. Au cours de ce bref reportage, elle avait reconnu Novak Orloviev auquel le journaliste demandait s'il était fier d'avoir été choisi pour restaurer l'iconostase d'une église orthodoxe en

France, celle de Nice placée sous la protection de Saint-Nicolas et Saint-Alexandre. Elle avait aussitôt appelé son mari occupé dans son atelier et celui-ci reconnut aussi Novak Orloviev tandis qu'il expliquait au journaliste que cette iconostase ayant retrouvé ses ors d'antan serait présentée aux fidèles le douze Octobre deux mille quatorze. Novak Orloviev semblait imbu de sa personne en parlant de ses propres talents en la matière et certaines de ses réalisations furent présentées au cours de cette évocation de l'importance des icônes dans les églises orthodoxes.. . Sur le moment, les Vazinski n'avaient guère prêté attention au fait que le journaliste appela Novak Orloviev sous le nom de Mirko Bladovic. Lorsque Madame Vazinski fut, à la fin du reportage, interpellée par ce détail, son mari haussa les épaules en lui disant ;

- « Ecoute, tu l'as bien reconnu comme moi...Il n'est pas changé...

- En tout cas, il a réussi, il doit avoir bien des sous...Après ce qu'il a fait...C'est répugnant...

-D'accord, mais est-ce qu'il pouvait faire autrement ?

-Un vrai Serbe ne dénonce personne...

-Facile à dire...Tu sais, pendant n'importe quelle guerre on est parfois bien obligé de faire des choses horribles malgré soi ».

Madame Vazinski avait expliqué au commissaire Ovianov que, peu de temps après la fin du reportage, le téléphone avait sonné. Son mari avait décroché. Sans bien comprendre les mots échangés, Madame Vazinski avait compris que c'était Ladislav qui téléphonait à son époux. Appelé par un copain, un ancien de l'orphelinat qu'il voyait encore, il avait ouvert la télé et reconnu Novak. Il avait bien écouté pour savoir où son frère détesté de lui vivait alors. Madame Vazinski tenta de savoir auprès de son époux ce que Ladislav lui avait vraiment dit mais celui-ci avait louvoyé et fait mine de ne pas vraiment attacher de l'importance au coup de fil de Ladislav.

Comme pour le commissaire Ovianov qui venait de relater cela à Marcel Grugeoux, cette fois il sembla évident à notre inspecteur niçois que Ladislav Orloviev avait donc découvert l'endroit où vivait Novak Orloviev, ce frère qu'il détestait semble-t-il depuis que celui-ci avait dénoncé le Père Josef aux miliciens serbes qui fusillèrent ce prêtre croate.

Ce reportage qui avait fourni ces indications à Ladislav Orloviev lui avait également appris incidemment que son frère Novak, connu sous le

pseudonyme de Mirko Bladovic en pays niçois, devait être au cœur de la cérémonie religieuse au cours de laquelle il allait dévoiler aux fidèles sa restauration de l'iconostase de l'église orthodoxe Saint-Nicolas et Saint-Alexandre de Nice. Ladislav savait donc que s'il pouvait se rendre en France, à Nice, pour ce grand jour pour les orthodoxes de cette ville, il pourrait apercevoir, voir, rencontrer peut-être ou, qui sait, peut-être même punir de mort Novak Orloviev alias Mirko Bladovic en assouvissant ainsi sa vengeance. Bien sûr, l'on pourrait se demander comment il envisageait de mettre ce funeste projet à exécution en choisissant ce jour de grande affluence mais il est troublant de constater que cet inconnu décédé à Nice, qui était vraisemblablement Ladislav Orloviev, fut bien présent à Nice le douze Octobre deux mille quatorze et que lors de son brutal décès il avait en sa possession un revolver chargé.

Pour nos deux enquêteurs, l'affaire semblait en apparence élucidée. Pourtant, tandis que l'inspecteur Grugeoux semblait se résigner à cet épilogue, son homologue croate aurait voulu en savoir davantage sur cet apparent secret de famille qui fut peut-être directement lié à ce projet d'assassinat avorté.

Il fallut encore de longues semaines à notre commissaire Ovianov pour découvrir cet incroyable secret...

Le commissaire Ovianov, afin d'élucider totalement cette affaire qui eût pu être un assassinat, celui de Novak Orloviev, décida de revenir aux sources, c'est-à-dire de percer ce secret de famille apparemment si délicat à révéler par les protagonistes, les divers membres de cette famille. Il lui semblait que Madame Vazinski serait la personne la plus à même pour lui parler de ce secret de famille bien qu'elle s'y refusât tantôt, se réfugiant derrière le fait qu'elle n'était que la bru et ne fut pas mise au courant de certaines choses lorsqu'elle connut son époux Goran Vazinski.

Le commissaire Ovianov avait constaté lors de son dernier interrogatoire de cette veuve qu'elle était désormais déstabilisée après sa fuite répréhensible, qu'elle souhaitait dire la vérité et en finir avec tout cela. Selon lui, elle ne mentait plus lorsqu'on l'interrogeait mais évitait plutôt de répondre à certaines questions. Il fallait donc exercer de fortes pressions sur cette dame pour tout savoir enfin.

Le commissaire avait beau savoir avec certitude, à présent, que

l'inconnu décédé à Nice était bien Ladislav Orloviev et qu'il avait bien le funeste projet d'assassiner son frère jumeau Novak Orloviev, il lui semblait que la dénonciation entraînant la mort du Père Josef, l'ex-Supérieur de l'orphelinat de Karlovac, ne devait pas être l'unique mobile même si l'on disait que ce Père Josef s'occupait des enfants de l'orphelinat comme de ses propres enfants. Voilà pourquoi, plutôt que de la convoquer au commissariat de Zadar, notre enquêteur se rendit chez Madame Vazinski à une heure matinale.

Lorsque Adriana Vazinski aperçut le commissaire alors qu'elle balayait la cour jonchée de feuilles mordorées, elle eut peur. Cette affaire l'avait rendue anxieuse et elle se sentait un peu persécutée par la police. Elle regrettait beaucoup de s'être enfuie alors qu'il eût été plus simple et moins hasardeux quant à ses relations avec la police de dire tout de suite tout ce qu'elle savait au commissaire Ovianov.

Le commissaire devina son émoi et ses appréhensions et lui dit aussitôt :

- « Bonjour Madame Vazinski...Rassurez-vous, ma visite n'aura aucune conséquence fâcheuse pour vous. Je souhaiterais qu'elle soit un entretien courtois plutôt qu'un interrogatoire. Tout d'abord, avez-vous eu l'occasion de lire le journal d'hier ?

-Je l'ai juste survolé car j'ai fait du grand nettoyage et toute la journée fut fort occupée. Je commence aussi à trier les choses de mon époux et ce n'est guère facile pour le moral,croyez-moi.

-Je me doute bien...Je reviens au sujet du journal. Si vous l'avez encore, vous pourrez y découvrir en entrefilet en page neuf une brève information que j'ai demandé de faire paraître. Celle-ci vous concerne car j'ai souhaité, avant que certains journalistes indéclicats n'écrivent n'importe quoi, mentionner la vérité sur cette affaire qui a motivé cette longue et difficile enquête. J'aurais dû, si cela avait été possible, réunir en mon bureau toutes les personnes concernées par cette affaire et que la police a interrogées diverses fois. Or, il se trouve qu'à part vous-même je ne pouvais convoquer personne. Votre mari est décédé, votre beau-frère Novak Orloviev demeure en France ainsi que sa copine, Madame Ivana...

Vous semblez surprise

-Non, je m'en doutais mais ce nom d'Ivana remue en moi de tristes

souvenirs

-La dénonciation du Père Josef ?

-C'est cela, Monsieur le commissaire

-Je reprends...Eventuellement, j'aurais pu convoquer Vladimir, votre fils, mais je n'ai guère l'impression qu'il se soit senti concerné par cette affaire.

-Cela ne m'étonne pas...Depuis qu'il est parti avec sa femme, une musulmane, il nous a tous ignorés.

-Comme vous le voyez, ce n'est qu'à vous-même que je dois expliquer le résultat de mon enquête et de celle de mon homologue français. Lui-même en fera part à Novak Orloviev et à sa copine Ivana. Eh bien voilà :

Comme vous sembliez le pressentir, le frère de votre mari, Ladislav Orloviev, eut bien l'intention d'assouvir son désir de vengeance à l'encontre de l'autre frère de votre mari c'est-à-dire Novak Orloviev, devenu Mirko Bladovic depuis qu'il vit en France. Ce projet de meurtre a avorté grâce à Dieu, si je puis me permettre, en raison du décès brutal de Ladislav, le jour même où il s'appêtait à accomplir son funeste projet. Vous n'en êtes guère étonnée et ne trouvez rien à ajouter ou qui contredirait notre conclusion ?

-Non...Je ne souhaitais pas que Ladislav commette un crime...

-Parce que vous craigniez que votre époux lui ayant prêté son passeport ne fût poursuivi pour complicité...C'est bien cela ?

-Oui

-Et c'est pour cela que vous m'aviez menti au sujet du passeport

-Non, je n'avais pas menti mais je ne vous avais pas tout dit.

-Vous jouez un peu sur les mots !..Passons...Par contre, cette affaire étant résolue, d'autant plus que le crime n'eut pas lieu et qu'il n'y a donc pas lieu d'inculper qui que ce soit, j'ai une ultime question à vous poser, uniquement pour avoir le sentiment d'avoir accompli mon travail jusqu'au bout...Cette question vous l'avez esquivée au cours de mes interrogatoires et pourtant elle est très importante à mes yeux. Je vous la pose à nouveau..

-Excusez-moi, vous m'aviez dit qu'aujourd'hui il ne s'agirait plus d'un interrogatoire...

-Vous avez raison, ce n'en est pas un et c'est entre nous que je souhaite vous entendre et rien ne sera divulgué .Je n'en parlerai à personne, pas à la presse bien sûr, ni à mes collègues, pas même à mon épouse à laquelle je fais quelques révélations parfois,j'en conviens...Alors, d'accord pour me répondre, pour me dire la vérité bien sûr...

-Allez-y, je vous écoute

-Vous m'aviez dit que Ladislas menaçait de révéler des secrets de famille si votre mari ne lui confiait pas son passeport...De quels secrets de famille s'agissait-il ?

-Je vais tout vous dire, j'espère que là-haut mon mari me le pardonnera...Vous tiendrez bien votre promesse ?

-Sans aucun doute, je vous le jure sur mon honneur.

-Monsieur le commissaire, Goran craignait que l'on salisse la mémoire de sa mère, ma belle-mère. Ma belle-mère, avant de rencontrer son mari, mon beau-père, eut une liaison peu avouable en Croatie, à cette époque. Elle eut des rencontres secrètes avec un frère lai, qui allait devenir prêtre...Vous voyez de qui je parle ?

-Le Père Josef ?

-C'est bien lui en effet. Ils avaient dix-sept ans tous deux. Elle eut des rapports sexuels avec lui et elle mit au monde des triplés, Goran, Novak et Ladislas. Le Père Josef voulait l'épouser mais elle ressentait le déchirement pour lui de ne pas suivre sa vocation religieuse et elle n'ignorait pas les graves ennuis qu'il aurait connus avec le Clergé qui se serait acharné contre lui. Lui-même devinait la honte que l'entourage essaierait de faire éprouver à cette femme, le rejet de la société qu'elle subirait.

Il fallait aussi élever ces trois enfants ; elle était pauvre et le frère lai n'avait pas d'argent personnel pour ainsi dire ; il devait tantôt être affecté à l'orphelinat de Karlovac où il devint prêtre quelque temps après..Ce frère lai, futur Père Josef, fit en sorte d'obtenir l'accueil de ses trois enfants sous le vocable « d'enfants trouvés » par l'orphelinat de Karlovac. Il pourrait donc s'en occuper parmi les autres enfants abandonnés. Vivant dans une semi clandestinité, ma belle-mère rencontra Monsieur Vazinski qui devint plus tard mon beau-père. Elle ne lui cacha pas la vérité mais pour des raisons financières disait-elle, ce dont je doute un peu, il accepta de ne reconnaître que l'un de ces triplés, ce fut Goran.

Mes beaux-frères apprirent très tardivement que le Père Josef était leur véritable père. Mon époux, Goran, ayant été élevé par Monsieur Vazinski qui l'avait reconnu fut plutôt indifférent lorsque le Père Josef fut fusillé. Ladislav avait toujours considéré en quelque sorte le Père Josef comme son propre Père. Quand il sut la vérité, il fut fou de joie. Quant à Novak, il était reconnaissant au Père Josef de l'avoir aidé à réaliser son idéal de décorateur en icônes mais lorsqu'il avait appris la vérité sur cette paternité, il regarda ce prêtre comme un infâme ayant abandonné cette femme avec laquelle il avait commis l'irréparable. Il lui en voulait au fond de lui-même. La reconnaissance et la haine pour ce prêtre se côtoyaient en son esprit .

Voilà pourquoi, lorsque Novak trahit le Père Josef pour épargner le frère de sa copine et mériter son amour, Ladislav considéra qu'il avait dénoncé son propre père, leur propre père. Il lui en voulut à mort. Goran partageait un peu le sentiment de Ladislav mais que savait-il vraiment du Père Josef, n'ayant pas été élevé à l'orphelinat. Moi-même, quoique un peu étrangère à cette sale histoire, je ne pouvais admettre la dénonciation de quelqu'un. Mes propres parents m'avaient inculqué ce sentiment.

-Madame Vazinski, je vous remercie infiniment pour ces confidences douloureuses et qui auraient pu en effet ressusciter un passé dont certains se seraient emparés pour souiller la mémoire de votre belle-mère mais aussi du Père Josef. Je garderai ce secret comme promis et même, bien qu'ayant mené cette enquête en collaboration avec l'inspecteur Grugeoux de la police française, je m'abstiendrai totalement de lui fournir quelques bribes, si minimes fussent-elles, de vos confidences.. Vous avez ma parole.

-Merci Monsieur le commissaire...

-Hum !...Il y a une bonne odeur de soupe chez vous...

-Vous en voulez un bol ?

-Je n'osais pas vous le demander mais ce sera avec plaisir... »

Ainsi prit fin l'histoire d'un crime qui ne fut jamais commis.